

Crayonne

CASTLEVANIA
Le Baiser de
l'Éternité

1999 – Tous droits réservés

Chapitre 1 – Héritage de Sang

La pluie s'écrasait sur les pavés luisants de Kreuzberg comme un chapelet de larmes célestes, effaçant lentement les traces de sang séché laissées sur les murs tagués. Berlin, même en cette nuit d'automne, vibrait d'un tumulte étrange – un battement de cœur souterrain, entre la vie et la mort. Dans une ruelle encaissée, à peine éclairée par le néon moribond d'un club fermé depuis trois ans, une silhouette se tenait droite, statue d'ombre et d'acier.

Viktor Belmont.

Son manteau noir, gorgé d'eau, lui collait à la peau comme une seconde armure, et ses cheveux noirs, longs et trempés, encadraient un visage dur, buriné par les années et les chasses. Ses yeux, couleur de cendre, perçaient les ténèbres avec une intensité presque inhumaine. Dans sa main droite, il tenait le Vampire Killer, ce fouet ancien forgé par la lumière même, transmis de génération en génération depuis le Moyen Âge. Chaque maillon du fouet

semblait vibrer, prêt à libérer sa sainte colère.

Devant lui, la chose recroquevillée contre un mur n'était plus vraiment humaine. Ses crocs ensanglantés luisaient à la lumière blafarde de la lune, et ses yeux jaunes imploraient plus de pitié qu'ils ne le méritaient.

— Tu n'étais qu'un enfant, murmura Viktor, sa voix grave éraflée par le tabac et les silences trop longs. Tu avais treize ans quand elle t'a pris. Tu n'as pas choisi ça.

Le vampire gémit, sa voix rauque un filet de peur et de haine mêlées :

— Ils m'ont abandonné... Elle m'a offert une famille... Tu n'es qu'un meurtrier...

Viktor hochait lentement la tête. Il connaissait ces mots. Ils résonnaient en lui comme un chant funèbre.

— Peut-être, dit-il. Mais il y a des chaînes qu'on ne rompt qu'avec du sang.

Le Vampire Killer s'enroula autour du cou de la créature dans une gerbe de lumière, et lorsqu'il tira, il y eut une lueur blanche, un cri rauque, puis plus rien. Seulement la pluie, le silence, et l'odeur âcre du néant.

Un peu plus tard, dans l'appartement de Viktor, au sommet d'un immeuble froid de Mitte, l'air était épais de souvenirs. Les murs étaient tapissés de croquis anciens, de livres aux couvertures de cuir, de crucifix, de dagues en argent, et de lettres d'un autre siècle. Viktor s'était débarrassé de son manteau, laissant apparaître une chemise sombre et une longue cicatrice qui courait de son épaule gauche à son flanc. Il s'assit dans un fauteuil déchiré, un verre de whisky à la main, le fouet posé sur une table basse couverte de journaux allemands aux gros titres ignorants : « Meurtre rituel à Kreuzberg »... « Encore un corps vidé de son sang »... Ils ne comprendraient jamais.

Son téléphone vibra. Un appel vidéo. Il soupira, but une gorgée, et répondit.

L'image d'un homme âgé apparut. Des cheveux blancs plaqués en arrière, une barbe disciplinée, un regard perçant comme une lame de cristal. Julius Belmont. Le dernier héros de l'ombre avant Viktor. Son grand-père. Sa croix.

— Encore un, lança Viktor en guise de salut.

— Tu l'as tué ?

— Il voulait mourir. Je n'ai fait que l'aider.

— Hmph. Tu parles comme Alucard.

Viktor esquissa un sourire amer.

— Peut-être que lui, au moins, comprenait ce qu'il faisait.

Julius fronça les sourcils, s'appuyant sur la canne qu'il n'utilisait que par orgueil blessé.

— Tu continues à douter de toi, Viktor. Ça fait quinze ans. Tu portes le fouet, tu as combattu l'Abomination de Thessalonique, tu as détruit le Cercle Noir à Londres. Tu es un Belmont.

— Et après moi ? lança Viktor en se levant d'un bond. Et après *moi*, qui le portera, hein ? Qui va reprendre ce fardeau, Julius ? Parce que ce n'est pas un héritage, c'est une damnation. Tu veux que je le transmette à qui ? À un fils que je n'ai pas ? À un enfant que je fabriquerais comme un outil ?

Julius demeura silencieux quelques secondes, le visage sculpté par la douleur et l'intransigeance.

— Ce n'est pas une malédiction, Viktor. C'est une responsabilité. La lignée Belmont existe pour défendre l'humanité contre les ténèbres. Tu crois que j'ai aimé te préparer à cela ? Tu crois que j'ai dormi la nuit quand ton père est mort, et que j'ai dû t'élever comme un soldat ?

— Tu n'as jamais été un grand-père, Julius. Tu as été un général.

Le silence s'installa, lourd comme un ciel de guerre.

— Et toi, tu n'as jamais voulu être un héritier. Tu traînes ce fouet comme une

croix que tu refuses d'abandonner, mais tu refuses aussi de l'assumer.

Viktor détourna les yeux, ses traits contractés. Un tic nerveux battait sur sa tempe. Il approcha la main du fouet, sans le toucher, comme s'il le craignait. Puis il murmura, presque pour lui-même :

— Peut-être que la lignée Belmont doit s'éteindre. Peut-être qu'il est temps de laisser les ténèbres gagner. Après tout, elles reviennent toujours, n'est-ce pas ?

Julius, pour la première fois, parut choqué. Son visage se fendit d'un silence de glace, puis il se redressa lentement.

— Alors pourquoi tu continues ? Pourquoi ce soir encore tu es allé dans cette ruelle ? Pourquoi tu l'as tué ?

Viktor leva les yeux, le regard chargé d'un feu qu'il croyait éteint.

— Parce que je hais ce que je suis... mais je hais encore plus ce que *eux* deviennent.

Il coupa la conversation.

La pluie recommençait à tomber sur Berlin. Une mélodie s'éleva depuis un vieux tourne-disque dans un coin de la pièce. Un air de Schubert, déchirant de nostalgie.

Viktor Belmont s'approcha de la fenêtre et contempla la ville. Il ignorait encore que dans les ombres de cette même ville, des yeux rouges l'observaient, et que le nom d'Elizabeth Barthley venait d'être murmuré pour la première fois depuis plus d'un siècle.

Mais ce soir, il était encore seul avec ses doutes. Le fouet dormait. Et l'héritage de sang grondait dans ses veines comme un orage en gestation.

Chapitre 2 – Le Retour d’Alucard

Il faisait nuit depuis longtemps lorsque Viktor s'enfonça dans le Jardin Botanique abandonné de Berlin, cette cathédrale de verre éventrée par la guerre et le temps, où les fougères mourantes se tordaient dans les éclats de lune comme des mains d'outre-tombe. L'air était lourd, presque suffocant, saturé d'une humidité malsaine qui portait le parfum lointain de la terre retournée, et des choses mortes sous la mousse.

Le sol craquait sous ses bottes trempées, et à chaque pas, Viktor Belmont sentait l'électricité du fouet sacré vibrer doucement à sa hanche, comme un cœur qui se réveille. Il avait reçu une note – simple, calligraphiée à l'encre noire sur un papier trop ancien pour ce siècle :

"Au lieu des herbes oubliées, là où les miroirs se fanent. — A."

Il n'avait pas hésité. Il avait reconnu cette initiale. Et dans son ventre, une angoisse étrange, mêlée d'un frisson presque coupable, s'était insinuée.

Il le vit avant même qu'il n'eût prononcé un mot.

Une silhouette svelte, immobile, presque irréaliste, debout entre deux piliers recouverts de lierre. Vêtu d'un long manteau noir aux parements d'argent, les cheveux aussi pâles que la lumière sur un tombeau, Alucard attendait, les mains jointes derrière le dos, comme un prince du crépuscule revenu d'un très long exil.

— Adrian... murmura Viktor, s'approchant lentement.

Les yeux d'Alucard, rouge sombre, pareils à deux rubis noyés dans la glace, le fixèrent avec une intensité insoutenable.

— Viktor Belmont, répondit-il de cette voix calme et profonde, érodée par des siècles de solitude. Tu as grandi... mais tu n'as pas changé.

Viktor s'arrêta à quelques pas. Son regard s'adoucit, malgré la tension nerveuse qui le traversait comme une lame.

— Et toi... Tu es toujours aussi pâle. On croirait que tu es mort hier.

Un mince sourire étira les lèvres d'Alucard, sans chaleur.

— En vérité, je ne suis jamais tout à fait vivant.

Le silence entre eux fut long, dense, habité par tout ce qu'ils ne disaient pas. Viktor finit par briser l'enchantement.

— Pourquoi maintenant, Adrian ? Pourquoi reviens-tu après toutes ces années de silence ? La dernière fois que tu es intervenu, c'était lors de l'attaque de Kyoto, il y a quoi... quinze ans ? Depuis, pas un mot. Pas une trace.

— Parce que les ombres remuent de nouveau. Parce que quelque chose s'éveille, quelque chose que même moi je croyais définitivement enfoui.

Alucard s'approcha lentement, sa démarche aussi silencieuse que la brise qui glissait entre les feuillages moisissés. Lorsqu'il parla, ce

fut à mi-voix, comme s'il confessait un péché.

— Une secte. Les *Héritiers des Vampires*. Ils cherchent à ramener Elizabeth Barthley.

Le nom claqua dans l'air comme une lame.

Viktor fronça les sourcils, secoua lentement la tête.

— Elizabeth Barthley... Ce nom ne figure dans aucun de mes grimoires. Qui est-elle ?

Alucard leva les yeux vers les verrières brisées, où la lune projetait des éclats liquides.

— Elle était la nièce de Dracula. La fille de sa sœur aînée, morte en couches. Dracula l'a élevée comme sa propre enfant. Elle a grandi dans les ténèbres du château, bercée par la haine de l'humanité, abreuvée de rituels antiques, formée aux arts les plus anciens... et les plus impies. Sa puissance rivalisait presque avec celle de son oncle. Certains disaient qu'elle le surpasserait un jour.

Viktor demeura immobile, fasciné malgré lui. Il sentait, au fond de ses veines, un froid ancien remonter comme un serpent.

— Et elle est morte ?

— Détruite, oui. Par ma main. En 1897. C'était à Vienne. Elle voulait ouvrir un portail permanent entre les limbes et notre monde. Elle croyait pouvoir le faire en sacrifiant cent vierges issues de lignées humaines anciennes. Elle y était presque parvenue.

Alucard se détourna, visiblement hanté.

— Mais sa mort ne fut pas complète. Son corps fut séparé, scellé dans trois reliques. Son cœur, son sang, et son âme.

— Trois reliques... répéta Viktor à mi-voix. Et la secte veut les réunir.

— Exactement. Ils ont déjà trouvé son cœur. En Autriche. Dans un monastère désaffecté transformé en hôtel de luxe. Le concierge était un ancien moine. Il a été vidé de son sang, crucifié à l'envers.

Viktor serra les poings, le fouet à sa ceinture semblant se raidir comme un serpent prêt à frapper.

— Et son âme ?

— Elle serait contenue dans une bague. En or noir, ornée d'un rubis gravé à son image. Un artefact disparu depuis les années vingt. On dit qu'elle a été maudite, et que ceux qui la portent rêvent d'elle. Elle les attire... les manipule. Ils deviennent ses serviteurs, ses *héritiers*.

— Et son sang ?

Un silence.

— On ne sait pas. Mais certaines rumeurs parlent d'un descendant humain. Une lignée dormante, une faille laissée par ses expériences d'alchimie. Il est possible qu'un humain, quelque part, porte encore en lui les gouttes de son sang.

Viktor se pencha en avant, les yeux sombres de colère.

— S'ils réussissent à tout rassembler... elle reviendra ?

— Oui. Elle n'est pas Dracula. Elle ne reviendra pas comme un roi du chaos. Elle reviendra comme une *sainte*, une déesse noire. Et elle lavera le monde humain dans un feu de purification vampirique.

Un rire bref, amer, s'échappa de la gorge de Viktor.

— "Purifier le monde des humains"... C'est une mode, décidément. Chaque génération de monstres veut laver l'humanité de ses péchés.

— Parce que les humains n'arrêtent jamais d'en créer, murmura Alucard, le regard lointain. Et certains croient qu'il n'y a de paix que dans la mort.

Viktor soupira longuement, puis leva les yeux vers son ancien allié, son seul égal.

— Tu comptes m'aider cette fois, ou tu vas encore disparaître dans les brumes dès que ça se complique ?

Un éclat étrange brilla dans les yeux d'Alucard. Il s'approcha de Viktor, si près que leurs souffles se confondirent dans l'humidité moite du jardin. Il parla d'une voix si douce qu'elle en devint plus terrifiante.

— Je t'aiderai, Viktor. Jusqu'à la fin. Car si elle revient... il se pourrait que même *toi* ne sois pas suffisant.

Et dans cette promesse, il n'y avait ni menace ni doute. Juste la certitude glaciale que l'ombre d'Elizabeth Barthley planait déjà sur le monde, et que le sang des Belmont seul ne suffirait peut-être plus à l'arrêter.

Chapitre 3 – Le Premier Sceau

La ville de Brno, en Moravie du Sud, baignait dans une brume automnale qui semblait ne jamais se lever, comme si la terre elle-même refusait la clarté. Les ruelles anciennes, pavées de pierres noircies par les siècles, s'enfonçaient dans le silence d'un crépuscule suspendu. Au sommet d'une colline oubliée par les touristes, les restes d'un ancien couvent gothique, ruiné par les guerres hussites, se dressaient comme des ossements de cathédrale, affleurant à la surface d'un monde moderne qui les ignorait.

C'est là que Viktor Belmont était venu.

Il avait marché tout le jour sans un mot, le fouet sacré à son côté vibrant d'une tension silencieuse, comme s'il reconnaissait déjà l'odeur du blasphème. Il portait un long manteau de cuir noir, déchiré par endroits, et ses gants de chasse recouvraient des mains striées de cicatrices anciennes. Son regard, couleur d'ardoise, était tourné vers la façade de l'église éventrée, dont le

tympan s'était affaissé en un sourire cruel, brisé.

Le vent soufflait, chargé d'un parfum d'encens rance et de poussière oubliée. Et sous cette brise, il entendit un murmure. Pas un mot. Un râle, grave, guttural... animal.

Il pénétra l'ancienne nef.

Les vitraux avaient disparu depuis longtemps, remplacés par des croisillons de fer rouillé. Des cierges noirs brûlaient, par dizaines, disposés en cercle autour d'un autel que le temps n'avait pas osé dévorer. Il n'était pas de bois, ni de pierre : il semblait formé d'un amalgame organique, comme si des os, des chairs fossilisées et du métal avaient fusionné pour former cette table sacrificielle. Du sang séché, noir et épais, couvrait sa surface en arabesques anciennes.

Viktor s'avança, prudemment, et son souffle se condensa dans l'air froid.

Il n'était pas seul.

— Tu viens pour la relique ? dit une voix, rauque et veloutée, sortie des ténèbres.

De l'ombre surgit une silhouette immense, toute en muscles noueux et en peau grisâtre. Le vampire portait une armure ancienne, dévorée par la rouille, et ses yeux brillaient comme deux braises dans un crâne ravagé par le temps. Ses canines pointaient hors de sa bouche déformée.

— Qui es-tu ? demanda Viktor.

— J'étais *Ivanko de Svitava*, paladin d'Elizabeth Barthley. Gardien du Premier Sceau. Excommunié par Dieu, sanctifié par elle.

Il s'approcha de l'autel et posa une main griffue sur la surface maculée.

— Cet autel est le nœud. Le point d'ancrage. Ici, elle a laissé son cœur. Ici, le sceau fut apposé par ton aïeul — Gerhardt Belmont. Mais le temps ronge toute chose. Le sang, le fer, et la volonté. Et maintenant, regarde...

Ivanko tendit la main.

Une lumière pourpre, malade, jaillit des rainures de l'autel. Elle pulsa une fois... deux... et un craquement résonna dans l'air. Comme si quelque chose, loin sous terre, venait de céder.

Viktor recula d'un pas, son souffle court.

— C'était le premier ? Tu viens de le briser ?

— Non, *Belmont*. Ce n'est pas moi. C'est eux. Les Héritiers. Ils ont répandu du sang pur ici, il y a trois jours. Ils ont réveillé la stèle, brisé les chaînes invisibles. Moi, je suis resté... pour les inconscients comme toi.

Le vampire leva sa lame, un sabre lourd aux reflets huileux.

— Tu mourras ici. Ton fouet deviendra le flambeau de la renaissance. Et ton crâne sera offert à sa bouche.

Le choc fut immédiat.

Ivanko bondit, rapide malgré sa masse. Viktor roula sur le côté, dégainant le *Vampire Killer*, dont la lueur sacrée fendit les ténèbres comme une comète d'argent.

Le fouet claqua, s'enroulant autour du bras du vampire, le brûlant au contact. Un hurlement s'éleva, rauque, inhumain.

— *AaaAAARGH... !*

Ivanko arracha le fouet de son bras d'un coup sec. Son sang siffla dans l'air, noir comme l'encre. Il chargea.

Le combat dura longtemps.

Les piliers éclatèrent sous les coups. Le sol, jonché de poussière séculaire, fut labouré par les corps en lutte. Viktor, agile, frappait de biais, le fouet traçant des arabesques lumineuses. Ivanko ripostait comme une bête enragée, sa lame chantant des prières mortes dans une langue oubliée.

Mais la lumière vainquit l'ombre.

Dans un dernier bond, Viktor projeta son ennemi contre l'autel. Le fouet l'entoura, et un chapelet bénit jaillit de son gant gauche.

— *Lux et sanguis!* cria-t-il. *Redde eam in pulverem!*

Le corps du vampire s'embrasa d'un feu pâle. Il hurla, se débattit, mais l'autel l'engloutit, et dans un bruit sec, comme une coquille qui éclate, il s'effondra en cendres.

Viktor s'effondra à genoux, haletant.

Le silence revint. Et dans ce silence, une voix s'éleva... une voix de femme, douce et déchirante, venue d'aucun lieu précis.

— Viktor Belmont... je connais ton sang. Il m'a jadis détruite. Mais tu ne pourras m'arrêter à nouveau. Tu es seul. Et ton cœur... vacille déjà.

Il leva les yeux. L'autel palpitait. Du sang frais suintait de ses fissures. Le sceau était brisé.

La résurrection avait commencé.

Chapitre 4 – Rencontre au Crépuscule

Le ciel de Paris se teintait d'un violet fané, cette heure rare entre la lumière et la nuit, où le monde semble retenir son souffle. Une fine pluie tombait, sans force mais insistante, perlait sur les pavés et ruisselait dans les rigoles des rues anciennes. Le Cimetière du Père-Lachaise s'étendait en silence, empire de pierre, de statues rongées par le lichen, de croix noircies et de mausolées sculptés comme des cathédrales miniatures. Les morts y dormaient par milliers, serrés dans la terre comme dans les pages d'un vieux livre que nul n'osait rouvrir.

Mais cette nuit, les morts n'étaient pas seuls.

Viktor Belmont s'avavançait entre les tombes, son manteau dégoulinant, le Vampire Killer roulé à sa ceinture comme un serpent endormi. Son souffle formait de petites volutes dans l'air tiède, humide. Sous ses bottes, la boue collait aux dalles funéraires.

Il les sentait. Les goules.

Pas tout à fait mortes, pas tout à fait vivantes. Des carcasses animées, conservées par une magie ancienne, servantes des nécromants ou parfois simples prédateurs. Elles rampaient dans les cryptes, se terraient sous les pierres, mangeaient les souvenirs, les cadavres, et parfois... les vivants.

Un râle. À sa gauche.

Il se retourna d'un mouvement vif, le fouet déjà dans sa main.

Une goule jaillit d'un caveau fendu, bouche ouverte, crocs jaillissant de chairs putréfiées. Ses yeux étaient des billes jaunes, avides et creuses. Viktor bondit, claqua le fouet : le craquement éclata comme un tonnerre. La créature fut repoussée contre un mur moussu, son torse entaillé d'un sillon fumant.

Mais elle n'était pas seule.

— Trois autres, souffla Viktor.

Il recula, dos à une statue d'ange brisée,
fouet tendu, muscles bandés.

Soudain, une lumière.

Pas une flamme. Pas un feu sacré.

Une éclaboussure de mouvement, comme
un linceul noir traversant l'air.

Une silhouette.

Et avant qu'il puisse réagir, la première
goule fut décapitée. D'un seul geste. La tête
roula sur le sol, puis s'immobilisa, sa bouche
encore crispée dans une grimace. Les deux
suivantes furent réduites à néant par un
ballet de gestes élégants et précis. La
silhouette se mouvait avec une grâce
surnaturelle, ses vêtements flottant comme
dans l'eau, son épée fine sifflant comme un
soupir d'acier.

Puis... le silence.

Les goules n'étaient plus.

Viktor restait immobile, le cœur battant.
Devant lui, à quelques mètres, se tenait une femme.

Grande. Élançée. Enveloppée d'une cape de velours noir. Ses cheveux, d'un noir d'encre, coulaient jusqu'à sa taille. Son visage, d'une pâleur presque irréaliste, était d'une beauté saisissante — les pommettes hautes, la bouche fine, et surtout... ces yeux.

Bleus. Foudroyants. Comme s'ils avaient vu l'éternité, et qu'ils n'en étaient pas revenus indemnes.

Elle rangea sa lame.

— Vous êtes lent, dit-elle, sa voix douce comme une confession d'outre-tombe.

Viktor resserra sa prise sur le fouet.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Un sourire imperceptible se dessina sur ses lèvres.

— Une survivante.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est celle que vous méritez ce soir.

Elle s'approcha, lentement, ses bottes effleurant les feuilles détrempées. Elle s'arrêta à quelques pas de lui.

— Viktor Belmont, murmura-t-elle. Vous n'êtes pas ce que j'attendais... mais vous êtes fidèle à votre lignée.

— Vous me connaissez ?

— Je connais *votre sang*. Et ceux qui l'ont versé.

Il la dévisagea. Il n'y avait ni menace, ni ironie dans sa voix. Simplement une tristesse insondable, vieille comme la nuit. Il baissa les yeux. Et soudain, un détail le frappa.

Le sol. Dégoulinant d'eau. Mais pas d'ombre.

Elle n'en avait pas.

Il redressa vivement la tête.

— Vous êtes une vampire.

— Et si je l'étais ?

— Je devrais vous tuer.

Elle rit, sans joie.

— Bien sûr. Comme tous ceux avant vous.
Et pourtant me voilà... debout... libre...
encore.

— Vous êtes liée à la secte ? Aux Héritiers
des Vampires ?

Ses yeux se plissèrent. Le vent souleva ses
cheveux comme un voile funèbre.

— Je les connais. Mais je ne suis pas des
leurs. Ils sont fous. Ils croient en la fin des
temps, en la purification du monde par le
sang. Ils vénèrent celle qui ne voulait pas
être adorée : *Elizabeth Barthley*. Et ils
veulent l'arracher à sa mort.

Elle fit un pas de plus, si proche que Viktor
pouvait sentir son parfum — une odeur de
lavande et de pierre froide.

— Elle revient, Viktor. Et le monde que vous tentez de sauver ne le mérite peut-être pas.

— Vous parlez comme si vous l'aviez connue.

— Je l'ai *pleurée*, dit-elle simplement.

Un silence s'installa. Le ciel était devenu d'un gris profond, presque noir. La pluie s'était arrêtée.

Viktor voulait parler, poser mille questions, mais elle recula déjà.

— Attendez ! dit-il.

Elle le regarda une dernière fois. Dans ses yeux, il vit un éclat de douleur, une douceur inconcevable pour une créature de la nuit.

— Vous êtes... qui ? Dites-moi votre nom.

Un souffle.

— *Catherine*. Catherine Solange.

Et alors, comme si le crépuscule l'avait avalée, elle disparut.

Aucune ombre. Aucun pas. Rien.

Il resta là, seul, figé, le cœur serré sans raison, dans l'allée déserte du cimetière.

Chapitre 5 – La Prière d’une Vampire

L’église était cachée entre deux immeubles délabrés du dix-huitième arrondissement de Paris, comme une mémoire effacée que personne ne voulait vraiment retrouver. Elle n’avait plus de nom, plus de clocher, plus de fidèles. Une bâtisse affaissée aux vitraux opaques, aux murs fendus comme une peau trop vieille, dont la porte principale grinçait d’un cri presque humain chaque fois que le vent s’y engouffrait. Pourtant, cette nuit-là, elle était ouverte. Et une lumière tremblait à l’intérieur, dans l’abandon.

Viktor Belmont marchait d’un pas lent sur les dalles déchaussées de l’entrée. L’odeur du bois pourri, mêlée à celle de la cire fondue, emplissait l’air, chargée d’un parfum discret de roses fanées.

À l’intérieur, le silence n’était pas vide. Il était peuplé de murmures invisibles, d’échos anciens. Les bancs renversés, les chandeliers tordus, les statues décapitées, tout semblait participer à une prière muette, oubliée du monde.

Et là, devant l'autel... elle.

Catherine.

Elle était agenouillée. Les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée. Elle priait.

Des cierges brûlaient tout autour d'elle, disposés en cercle. De grandes croix, noircies par les ans, pendaient des murs et se dressaient autour d'elle comme les sentinelles d'un dogme oublié. L'autel, bien que fissuré, portait encore les marques de son ancienne consécration. Et sur la nappe usée, un missel ouvert reposait, ses pages froissées d'avoir tant été lues, ou pleurées.

Viktor sentit une étrange sensation monter en lui. De la colère, oui. Mais mêlée d'incompréhension, d'effroi... et d'une compassion involontaire.

— Tu pries ? demanda-t-il, sa voix résonnant comme une note dissonante dans cette scène presque sacrée.

Elle ne releva pas tout de suite la tête. Un long silence passa. Puis enfin, elle leva

lentement les yeux vers lui. Ses pupilles bleu glacier captèrent la lumière tremblante des cierges, les reflétant avec une intensité presque surnaturelle.

— Pourquoi est-ce si étrange ? dit-elle calmement.

— Parce que tu es morte, souffla-t-il. Parce que tu es ce que je combats. Parce que cette église est bénie. Et que tu es agenouillée dans la maison d'un Dieu qui t'a reniée.

Elle se leva alors, sans un bruit, comme si ses pieds ne touchaient plus vraiment le sol. Son visage était d'une paix surnaturelle, mais ses yeux portaient la fatigue de mille nuits.

— Peut-être qu'Il ne m'a jamais reniée, dit-elle. Peut-être que ce sont les hommes qui ont renié Dieu, et que moi... je L'ai cherché quand les autres L'ont oublié.

— Tu es une vampire, Catherine. Tu n'as pas d'ombre. Ton cœur ne bat plus.

Elle s'approcha doucement de lui. Il recula instinctivement, la main sur le manche du *Vampire Killer*.

— Alors frappe-moi, Viktor, dit-elle en écartant sa cape. Frappe-moi ici, maintenant. Dans cet endroit sacré. Touche-moi avec ton fouet sanctifié. Verse de l'eau bénite sur moi, si tu veux. Je ne brûlerai pas.

Il la fixa, incrédule.

Elle tendit la main.

— Tu doutes ? Vas-y. Essaie.

Hésitant, il sortit un petit flacon d'eau bénite de sa ceinture, déboucha lentement le bouchon. Le liquide sacré, d'un bleu très pâle, vibra faiblement dans la lumière des cierges. Il fit un pas. Tendis le bras. Laissa tomber une goutte sur sa peau.

Rien.

Aucune fumée. Aucune brûlure. Juste une peau douce, blanche, qui acceptait la bénédiction sans trembler.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il.

— Parce que je crois, répondit-elle avec une sérénité insondable. Parce que ma foi est intacte. Le corps meurt. Mais l'âme, elle... elle n'obéit à aucune loi naturelle. Je suis ce que je suis. Une créature immortelle, oui. Mais je n'ai jamais renoncé à Lui. Même quand mes crocs ont percé pour la première fois une gorge humaine. Même quand le soleil s'est refusé à moi pendant cent ans.

Elle s'approcha de l'autel, prit un crucifix brisé entre ses doigts. Elle le baisa.

— Je me nourris pour survivre, Viktor. Comme toi, tu respirez. Mais je ne tue pas. Pas depuis longtemps.

Il serra les poings.

— Tu attends quoi de moi ? De l'acceptation ? Une bénédiction ?

— Rien, dit-elle. Juste... que tu écoutes. Que tu comprennes que le Bien et le Mal ne sont pas toujours des camps opposés. Parfois, ils se superposent, s'enlacent, se confondent.

Et moi... je suis là, quelque part entre les deux.

Il la regardait comme on regarde un miracle impur. Une créature que tout en lui criait de rejeter... mais qu'il ne pouvait haïr.

— Tu marches aussi sous le soleil ?
demanda-t-il.

Elle acquiesça.

— Il me brûle. Doucement. Comme un souvenir qui fait mal. Mais je peux. Parce que je me suis purifiée. Par la prière. Par le jeûne. Par l'amour. Et parce que, un jour, quelqu'un m'a aimé assez fort pour croire que je pouvais encore être sauvée.

— Qui ? demanda Viktor, malgré lui.

Elle sourit, mais son regard se perdit dans un autre siècle.

— *Richter Belmont.*

Le nom tomba comme une pierre dans l'eau calme de la nef. Viktor sentit un vertige.

— Mon... ancêtre ?

— Oui. En 1789. Je l'ai aimé. Et il m'a aimée... brièvement. Avant de me fuir. Avant de me repousser. Il a cru que l'amour était une faiblesse. Que la foi exigeait des sacrifices. Alors il m'a laissée... à la nuit.

Un silence. Une éternité contenue dans une seconde.

Puis elle souffla :

— J'ai survécu à son oubli.

Viktor sentit en lui quelque chose vaciller. Une corde trop tendue, sur le point de céder.

— Et maintenant ? Que veux-tu de moi ?

Elle s'approcha encore, jusqu'à effleurer son visage de ses doigts froids comme la neige.

— Rien. Ou peut-être... que tu ne deviennes pas comme lui. Que tu ne renonces pas à l'amour, à la foi, ou à l'ombre. Tu n'es pas un guerrier. Tu es un homme. Et les

hommes, Viktor... doivent choisir ce qu'ils sont. Pas ce qu'on attend d'eux.

Elle recula alors, se détourna.

— Tu me crois une menace. C'est bien. Cela te protège. Mais un jour, tu verras que je suis peut-être... ton seul allié.

Elle passa la porte dérobée de la sacristie, son manteau flottant derrière elle comme l'aile d'un corbeau.

Viktor resta seul, dans cette église hantée par des prières que même les anges avaient oubliées. Il marcha jusqu'à l'autel, posa la main sur le missel ouvert.

Une page : *Psaume 88.*

*"Les ténèbres sont mon seul
compagnon."*

Il ferma les yeux.

Et pria. Pour elle. Pour lui.

Et pour le jour où l'amour viendrait réclamer sa dîme.

Chapitre 6 – L'Ombre de Richter

La nuit parisienne se tordait comme une incantation non formulée. Les lampadaires fondaient dans la brume et les passants n'étaient plus que des silhouettes floues, pressées, indifférentes à la beauté tragique de la ville. Viktor Belmont avançait lentement, l'ombre d'un doute logée dans sa poitrine comme un clou trop ancien pour être arraché. Il la suivait. Sans un mot. Sans vraiment comprendre pourquoi.

Catherine Solange marchait devant lui, silhouette de soie noire, fluide et souveraine. Elle ne regardait jamais derrière elle, comme si elle savait qu'il viendrait. Comme si, depuis le début, elle l'avait convoqué et non l'inverse. Ses longs cheveux d'obsidienne coulaient dans son dos comme une cascade d'encre vivante. Elle glissait dans la nuit sans bruit, comme une idée, comme un souvenir.

Ils traversèrent un vieux quartier du Marais, puis s'enfoncèrent dans une ruelle étroite, où le silence devenait un manteau de

velours noir. Les pavés luisaient d'humidité, le ciel semblait suspendu, prêt à s'ouvrir. Au bout de l'allée, une porte de bois fendu, rongée par les années, les attendait.

Elle poussa le battant. Le loquet céda avec un soupir.

À l'intérieur, la pièce était étroite, haute, tapissée de vieux livres, d'objets anciens, d'icônes aux visages défaits. Une odeur de cire, de cuir vieilli, et de rose fanée régnait. Viktor s'arrêta sur le seuil.

— Tu entres ? demanda-t-elle en se retournant, la tête légèrement penchée, un sourire ambigu sur les lèvres. Tu as déjà franchi des portes plus dangereuses, Viktor Belmont.

Il entra.

Elle s'installa sur un fauteuil en velours grenat, près d'une fenêtre d'où l'on pouvait voir la Seine. Viktor resta debout. Le feu d'une cheminée ancienne jetait des reflets d'or sur ses traits.

— Tu m’espionnes, dit-elle calmement. Tu doutes. Tu cherches la preuve que je suis un monstre. Ou peut-être... que je suis autre chose.

— Je cherche la vérité, répliqua-t-il. Depuis que je t’ai vue. Tu n’es pas comme les autres. Et tu le sais.

Elle hocha lentement la tête.

— Non, je ne le suis pas.

Un silence passa, profond comme une tombe, doux comme un souvenir.

— Je ne suis pas née humaine, Viktor. Ni transformée par morsure, comme tant d’autres. Je suis née vampire. Ou presque.

Il haussa les sourcils.

— C’est impossible.

Elle sourit, et ses canines s’illuminèrent à peine.

— Non. C’est rare. Inconcevable pour la plupart. Mais réel. Mon père était un

homme. Ma mère... une vampire ancienne, venue de Bohême, belle comme une tempête. Elle l'a aimé. Contre toute nature. Et moi... je suis née de cette transgression.

Elle se leva lentement, marcha jusqu'à une étagère, caressa un médaillon en argent terni.

— Nous étions en 1789. L'Europe s'embrasait. Les rois tombaient, les peuples criaient vengeance. Et moi... je découvrais la soif. Le sang. Et le silence infini des immortels.

Elle se tourna vers lui, ses yeux bleus perçants le fixant comme des lames trempées dans la mélancolie.

— C'est alors que je l'ai rencontré. *Richter Belmont*. Le chasseur. Le héros. Le chevalier de la nuit.

Elle ferma les yeux une seconde.

— Il avait vingt-trois ans. Il portait le *Vampire Killer* comme s'il portait l'épée d'un archange. Son regard... était le feu sacré. Et

j'ai aimé cet homme comme on aime Dieu, Viktor. Avec ferveur. Avec terreur.

Viktor resta silencieux. La voix de Catherine vibrait dans l'air, une musique tissée de regrets et de beauté.

— Mais il n'était pas à moi, continua-t-elle. Il aimait déjà une autre. *Annette Renard*. Une humaine. Pure, lumineuse, courageuse. Je n'ai jamais jaloué sa lumière. Mais j'ai souffert... comme seules les créatures éternelles peuvent souffrir. D'un amour que le temps ne dissout pas.

— Et que s'est-il passé ? murmura Viktor.

— Il m'a repoussée. Pas avec haine. Avec compassion. Avec cette douleur particulière que seul un Belmont connaît. Il m'a dit : « Ce que je ressens n'a pas sa place dans ce monde. » Il a préféré fuir. M'oublier. Il croyait faire ce qu'il fallait. Pour Dieu. Pour sa lignée. Pour l'ordre des choses.

Elle vint se poster devant lui, si proche qu'il pouvait sentir le parfum étrange de sa peau

— un mélange d'encens, de froid et de rose ancienne.

— Et maintenant, te voilà. Avec les mêmes yeux. Le même port. Le même silence dans les gestes. Tu ne sais pas encore ce que tu es. Mais je le vois, Viktor. Tu portes en toi son ombre. Pas seulement son sang. Son choix. Ses doutes.

Viktor détourna le regard, comme si le poids de ce nom, *Richter*, était trop lourd pour sa poitrine.

— Il est mort depuis longtemps, dit-il.

— Non, répliqua-t-elle doucement. Il vit encore en toi. Il vit dans chaque choix que tu fais pour plaire à ton grand-père, dans chaque vampire que tu tues sans chercher à comprendre, dans cette solitude que tu caches sous la colère. Tu es hanté. Par lui.

— Et toi ? demanda Viktor avec dureté. Tu te sers de moi comme d'un miroir. Tu cherches Richter dans mes yeux. C'est pour ça que tu ne m'as pas tué.

— Non, répondit-elle, un tremblement dans la voix. C'est parce que... je ne tue plus. Et parce que j'ai appris, avec les siècles, que l'amour n'est pas ce qu'on attend. C'est ce qui survit malgré tout.

Elle lui prit la main. Ses doigts étaient glacés, mais doux.

— Tu ne peux pas fuir ce que tu es. Ni ce qu'il était. Mais tu peux choisir de ne pas répéter ses erreurs. Écoute-moi, Viktor. Le mal approche. Et je suis peut-être la seule à pouvoir t'aider à comprendre ce qui arrive.

Il serra les dents. Le monde semblait chavirer sous ses pieds. L'histoire. La mémoire. L'héritage. Tout vacillait.

— Et si tu me mentais ? Et si tout cela n'était qu'un jeu pour te rapprocher... du cœur de ma famille ?

Elle haussa les épaules, résignée.

— Alors tue-moi. Ici. Maintenant. J'ai déjà vécu trop longtemps. Mais si tu crois, ne serait-ce qu'un instant, que je t'ai dit la

vérité... alors laisse-moi te guider. Ne me repousse pas. Pas encore.

Il la regarda longuement, sans parler. Puis retira lentement sa main.

— Je ne te fais pas confiance, Catherine. Mais je te crois.

Elle sourit, tristement.

— C'est déjà beaucoup.

Et dans le silence de cette chambre oubliée, au cœur d'une ville millénaire, Viktor sentit que quelque chose avait changé. Un fil ténu, invisible, s'était tendu entre eux — fait de mémoire, de désir, de perte. Et derrière ce fil... l'ombre d'un nom.

Richter Belmont.

Chapitre 7 – Pacte de Lumière

La pluie tombait sur Prague comme une bénédiction oubliée. Le ciel semblait saigner ses dernières larmes sur la pierre ancienne de la ville, et chaque goutte glissait sur les vitraux ébréchés de l'abbaye Saint-Ambroise comme un chapelet de prières muettes. Là, à l'ombre d'un cloître depuis longtemps déserté par la foi, trois âmes improbables s'étaient réunies. Le chasseur, le demi-dieu, la vampire.

Alucard — ou plutôt Arikado, tel qu'il se faisait appeler dans ce siècle blasphémé — se tenait droit, son manteau noir comme un voile de funérailles, ruisselant d'eau. Son visage pâle, à la beauté inhumaine, ne trahissait aucune émotion. Seuls ses yeux, pareils à l'ambre assombri par les âges, trahissaient un tumulte intérieur. Il fixait Catherine avec une intensité glaciale.

— *Tu es l'une des leurs*, murmura-t-il. Sa voix, basse et harmonieuse, était un écho venu d'un autre temps. *Tu portes leur malédiction dans ton souffle. Ton cœur est*

mort depuis des siècles. Pourquoi te ferais-je confiance, créature de nuit ?

Catherine ne répondit pas tout de suite. Elle se tenait sous l'arche du cloître, immobile, comme une icône brisée. Sa robe de velours grenat avait absorbé l'humidité, mais sa peau, elle, demeurait intacte, lisse, presque irréelle sous la lumière spectrale de la lune. Son regard se planta dans celui d'Alucard, sans ciller.

— Parce que j'ai choisi, dit-elle enfin.
Choisir, Alucard. C'est le seul acte qui ait un sens pour nous autres, condamnés. Et j'ai choisi ton combat.

— *Et pourquoi le ferais-tu ?* répliqua-t-il.
Pourquoi te mêlerais-tu d'un monde qui t'a rejetée ?

Elle s'approcha lentement, et Viktor, resté en retrait jusqu'ici, fit un pas instinctif vers elle. Non pour l'arrêter, mais pour la comprendre.

— Parce que ce monde est aussi le mien.
Parce que j'ai aimé un homme qui l'a

protégé. Parce que je l'aime encore, sous d'autres traits.

Alucard tourna les yeux vers Viktor, et un silence tomba, lourd, dense comme l'ombre d'un secret trop ancien. Puis il recula d'un pas, et tendit lentement la main.

— Alors prouve-le.

Et le destin, comme s'il avait attendu ce moment, s'empressa d'offrir à Catherine sa chance.

Le sol vibra sous leurs pieds. Un râle guttural s'éleva depuis les entrailles de l'abbaye. Les murs tremblèrent. Et soudain, jaillissant des ténèbres comme un verset oublié de l'Enfer, apparut un être hideux : un ancien prêtre vampirique, transformé en chose dénaturée par les rituels d'Elizabeth Barthley. Sa chair était d'ombre, ses yeux brûlaient d'un feu violet, et de sa bouche dégoulinait une langue fendue, capable d'infecter le moindre souffle d'âme.

Il se jeta sur Alucard.

Mais avant que le demi-vampire ait levé la main, Catherine bondit. Elle fut rapide comme le tonnerre. Ses gestes étaient une danse, funèbre et parfaite. Elle esquiva les griffes du monstre, enfonça ses doigts dans ses côtes osseuses, puis, dans un cri aussi ancien que sa naissance, le brûla d'une lumière qu'elle porta dans ses paumes.

— *Lux vitae, lux doloris*, murmura-t-elle.

Le corps du monstre explosa dans une gerbe de cendres violettes.

Le silence retomba, vertigineux.

Viktor haleta. Il n'avait pas vu, jusqu'alors, Catherine se battre. Elle avait été l'ombre, l'énigme, la confession. Là, elle était la lumière dans l'abîme. Et elle venait de sauver Alucard.

Ce dernier s'inclina légèrement.

— *Alors soit. Tu viens avec nous, Catherine Solange. Mais sache-le : à la première trahison, je t'élimine sans hésiter.*

— J’y compte bien, répondit-elle. Car si je trahis, je ne suis déjà plus moi.

Ils quittèrent l’abbaye dans un silence lourd d’échos. Le trio improbable avançait dans la nuit, chacun perdu dans sa propre résonance intérieure. Viktor restait à distance de Catherine, mais ses yeux revenaient sans cesse vers elle.

Ils n’avaient pas encore quitté la ville que la lune, alors haute dans le ciel, fut brusquement éclipsée par une masse mouvante. Un hurlement fendit l’air.

— *Lycan*, dit Viktor. *Ancien*.

L’être, mi-homme, mi-loup, mesurait près de deux mètres et portait encore des chaînes brisées aux poignets, comme un prisonnier échappé d’un monde oublié. Sa gueule dégoulinait de salive noire, ses yeux étaient d’un rouge vif, mais brillant d’intelligence.

Il bondit. Viktor roula au sol, dégaina le Vampire Killer, qui s’illumina d’un feu sacré. Le combat fut bref, brutal, d’une violence

presque primitive. Le fouet s'enroulait autour du monstre, lui arrachant des cris de rage. Mais il était rapide, rusé, et à l'instant où Viktor baissa la garde, il bondit et le frappa d'une griffe en pleine poitrine.

Le sang coula.

Catherine hurla.

Sans réfléchir, elle se jeta entre le lycan et Viktor, saisit la bête à la gorge, l'écrasa contre un arbre, puis, dans un geste empreint d'une grâce ancienne, enfonça ses crocs dans sa nuque. Le monstre se débattit, puis hurla à la mort. Elle lui retira la vie comme une mère retire un fardeau à son enfant.

Quand elle se retourna vers Viktor, il gisait au sol, le torse lacéré, les lèvres pâles.

— Non... murmura-t-elle. Pas toi.

Elle posa sa main sur sa blessure. Son sang suintait sur sa robe. Il la regarda, hébété.

— Tu pourrais... me transformer... murmura-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, Viktor. Je préfère que tu meures homme... que de te voler ton humanité.

— Pourquoi ?

— Parce que l'éternité est un fardeau. Et l'amour ne doit jamais naître de la dette.

Alucard se pencha à son tour. Il banda la blessure, insuffla dans le corps de Viktor un pouvoir ancien, le juste nécessaire pour qu'il vive. Mais ce ne fut ni la magie ni les soins qui le gardèrent en vie.

Ce fut elle.

Catherine.

Le lendemain, alors que les nuages se dispersaient et que le soleil levant teignait le monde de teintes de sang et d'or, ils partirent ensemble. Le chasseur, le fils de Dracula, et la vampire pieuse.

Le monde ignorait encore que la dernière guerre des ténèbres avait commencé.

Et que le *pacte de lumière* venait d'être scellé.

Chapitre 8 – *Les Enfants de la Nuit*

Ils marchaient dans les entrailles de l'ancienne ville de Brno, là où même la lumière semblait s'excuser d'exister. Leurs pas résonnaient faiblement contre les dalles humides d'un ancien couvent jésuite, effondré depuis des siècles et dont les souterrains avaient été corrompus par le sang et les prières inversées. L'air y avait un goût métallique, chargé de cendres et de parfums d'encens noirci.

Le repaire de la secte se trouvait là, dissimulé dans un silence d'église profanée.

Viktor Belmont avançait le premier, le Vampire Killer enroulé autour de son bras comme un serpent sacré prêt à frapper. Derrière lui, Catherine Solange glissait, robe sombre caressant les murs comme une traîne de mariée de deuil. Son regard s'égarait, lentement, sur les fresques écaillées, les cierges éteints, les inscriptions en latin renversé qui semblaient vibrer à son passage.

— *Ce lieu est saturé de mémoire, murmura-t-elle. Il a bu le sang de trop d'innocents. Même les pierres tremblent de savoir ce qui repose ici.*

Viktor, tendu, la regarda par-dessus son épaule.

— Tu as peur ?

Elle sourit. Ce sourire, fragile comme une flamme entre deux souffles.

— Je crains la mémoire plus que la mort. Ce qui revient à peu près au même.

Ils arrivèrent à une porte scellée de glyphes anciens, tracés en sang séché. Viktor leva le bras, et le Vampire Killer vibra doucement, l'écho d'un pouvoir ancien réveillé.

— *Je sens... quelque chose, dit-il. Un battement. Lent. Régulier.*

Catherine ferma les yeux, et un soupir lui échappa — presque un gémissement.

— *Le cœur, murmura-t-elle. Ils l'ont trouvé. Et il bat. Pas encore vivant, mais... il écoute.*

Avec un craquement sec, la porte céda. Une vapeur rougeâtre s'échappa de la pièce au-delà, saturée d'arômes impies : musc, sang frais, cire fondue, et quelque chose d'indéfinissable, une essence qui rappelait à Viktor les cryptes de Wallachie et les nuits où son grand-père lui contait les légendes de Dracula.

Ils entrèrent.

Au centre d'un autel de pierre noire trônait une urne de cristal. À l'intérieur, flottant dans un liquide violet irisé, un cœur — immense, déformé, presque humain — palpitait lentement. Des chaînes d'or l'enserraient, gravées de versets en langues mortes, mais il semblait les mépriser, battre malgré elles.

Autour de l'autel, des silhouettes encapuchonnées chantaient, basses, gutturales. Cinq. Non, six. Des *Enfants de la Nuit*. La secte.

— *Il n'est pas trop tard*, dit Viktor.

Mais à cet instant, une cloche retentit. L'une des silhouettes s'avança, jeta sa capuche. Une femme au visage blanc comme la cire, les yeux injectés de sang.

— Belmont... souffla-t-elle. *Tu viens trop tard. Elle revient. Elle nous regarde déjà, depuis l'autre côté du voile.*

Catherine grogna, les crocs presque découverts.

— *Elizabeth Barthley n'est qu'un souvenir malade. Vous profanez l'Histoire.*

— Elle est l'Histoire ! cria la femme. *Et nous, ses enfants élus !*

Les choses dégénérent en un instant. Viktor lança le fouet. La chaîne s'enroula autour de la gorge d'un sectateur. Il tira, la tête se détacha dans une gerbe de cendres et de hurlements. Catherine, elle, bondit, ses mouvements fluides comme une mélodie d'outre-tombe. Elle abattit l'un des hommes d'un simple baiser sur la gorge — mais sans boire.

Ils en vinrent à bout. Les corps se désagrégèrent dans un murmure de flammes violettes.

Mais la victoire avait un prix.

Catherine vacillait.

— *Qu'est-ce qui ne va pas ?* demanda Viktor, retenant sa main.

— J'ai... trop utilisé mes forces. Je n'ai pas bu depuis quarante ans. Je me nourris de lumière, de prières... de souvenirs. Mais aujourd'hui, cela ne suffit plus.

Elle s'écroula à genoux.

— Non... gémit-elle. Pas maintenant. Pas devant toi.

Viktor la soutint. Il sentait son corps trembler contre lui. Une fragilité nouvelle. Une vérité mise à nu.

— *Bois.* ordonna-t-il. Il dénuda son poignet, s'apprêta à l'inciser.

Elle se recula vivement, le regard voilé.

— *Tu ne comprends pas...* Si je goûte à nouveau au sang... je redeviendrai ce que j'ai fui. Je ne veux pas perdre cette part d'humanité que j'ai cultivée comme une rose dans la cendre.

— Tu mourras.

— Et alors ? Peut-être est-ce ce que je mérite.

Il serra son bras.

— *Tu n'as pas le droit de choisir cette mort-là, dit-il. Pas maintenant. Pas ici. Pas devant moi. Si tu crois que tu peux encore aimer, alors vis. Bois, Catherine. Bois.*

Elle pleura. Pour la première fois. Des larmes sanglantes glissèrent sur ses joues parfaites.

— *Je suis désolée,* murmura-t-elle. Et elle attrapa l'un des corps des sectateurs, encore tiède. Elle planta ses crocs.

Le sang coula dans sa gorge comme une rivière interdite. Elle but avec une lenteur cérémonielle, chaque gorgée semblant lui

arracher un soupir de douleur, de honte, de désir. Quand elle se releva, les yeux clos, son corps était illuminé d'une force nouvelle.

Mais son regard... son regard n'était plus tout à fait le même.

Viktor le vit. Et se tut.

— Tu m'as sauvée, dit-elle.

— Non, répliqua-t-il. *Tu t'es damnée pour nous sauver.*

Elle acquiesça. Lentement. Puis, d'une voix plus basse :

— Le cœur est ici. Mais il ne sera pas seul longtemps. Ils chercheront l'âme, et le sang.

— Alors on les trouvera avant eux.

Ils quittèrent la crypte, laissant derrière eux l'urne et ses battements.

La guerre venait de commencer pour de bon.

Et dans le regard de Catherine, deux mondes luttaienent en silence : celui de la bête... et celui de la femme.

Chapitre 9 – *Tension Sacrée*

Le manoir Belmont reposait comme une cathédrale morte au creux d'un vallon brouillé de brume. La nuit s'était installée, feutrée, étouffante, jetant son manteau d'ombre sur les pierres antiques et les vitraux ternis par les siècles. Chaque pièce du domaine semblait murmurer des souvenirs d'anciens combats, de prières étouffées, de sacrifices trop grands pour être entièrement contenus dans la mémoire des hommes.

Dans la salle de la bibliothèque, le silence n'était brisé que par le souffle ténu du feu dans l'âtre et le crissement délicat des pas nus sur les dalles de marbre.

Catherine se tenait là, figée devant un mur de portraits. Son regard, à la fois paisible et douloureux, était accroché à une vieille gravure encadrée d'ébène : *Richter Belmont*, debout, le fouet enroulé à la ceinture, les yeux tournés vers l'horizon comme s'il défiait les ténèbres elles-mêmes. Le dessin, rehaussé d'encre dorée, semblait

capturer une forme de noblesse
inaccessible, presque divine.

La vampire ne disait rien. Elle contemplait.

Ses longs cheveux noirs glissaient sur ses
épaules comme une rivière d'obsidienne. La
robe d'un bleu nuit, cintrée à la taille,
semblait absorber la lumière et l'âme des
choses. Son visage, d'un calme tragique,
était sculpté par une douleur ancienne
qu'elle n'avait jamais appris à nommer.

Derrière elle, Viktor s'était arrêté.

Il la regardait, le cœur serré par une
émotion qu'il ne savait ni maîtriser ni
reconnaître. C'était un étrange mélange de
jalousie et de fascination, un feu lent qui
dévorerait ses tripes et glaçait sa gorge.

— Tu l'as vraiment aimé... murmura-t-il.

Catherine tourna lentement la tête. Ses
yeux, vastes et clairs, reflétaient la flamme
du foyer comme un lac sous la lune.

— *Oui, dit-elle. Et j'aurais préféré que ce ne
soit jamais le cas.*

Il s'approcha, le pas incertain. Ses doigts caressèrent le cadre de la gravure.

— Tu ne ressembles pas à ce qu'il aurait dû combattre. Tu ne ressembles pas à ce que moi-même je croyais devoir haïr.

Un silence. Long, douloureux.

Puis Viktor s'éloigna du mur, fouilla l'un des tiroirs d'un vieux secrétaire de chêne. Il en tira une lettre, aux bords roussis par le temps, aux encres pâlies mais encore lisibles. Le sceau rouge de la famille Belmont pendait, brisé mais toujours noble.

— Je l'ai trouvée dans les archives, cette nuit, dit-il. Une lettre de Richter. Adressée à Julius. Il y parle d'une "vampire au cœur humain".

Catherine baissa les yeux.

— Il l'a écrite après m'avoir quittée, murmura-t-elle. C'est la seule trace qui reste de ce que nous avons partagé.

Viktor lut à voix haute, sa voix grave, résonnante :

« J'ai rencontré une créature des ténèbres qui pleure en silence les péchés qu'elle n'a pas commis. Elle marche sous la lumière comme si elle espérait y mourir. Et pourtant, elle vit. Elle prie, elle s'agenouille, elle rêve. J'ai senti en elle le reflet de mon propre combat, et cela m'a effrayé. »

Un frisson passa entre eux. Catherine serrait ses bras autour d'elle.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Fatiguée d'être entre les mondes. D'être trop humaine pour les miens, et trop monstrueuse pour les tiens.

Viktor la regarda longuement. Puis, dans un élan irréfléchi, il posa une main sur sa joue.

— Tu n'es pas seule, dit-il. Pas tant que je suis là.

Le silence qui suivit était plus éloquent que mille serments. Mais il fut brisé.

Derrière eux, la porte s'ouvrit dans un grincement sec. Julius Belmont entra, silhouette voûtée mais digne, ses yeux d'acier éclairés par une colère glaciale.

— Assez, dit-il. Je vous ai observés. Cette... union... est une offense à tout ce que notre lignée a juré de défendre.

Viktor se redressa, son corps tendu comme une corde sur le point de rompre.

— Grand-père...

— Non ! rugit Julius. Tu es un Belmont. Tu portes le sang de ceux qui ont purgé la nuit depuis des siècles. Et tu t'abandonnes à ce... charme infâme ?

Catherine s'était levée, droite, digne, plus spectrale que jamais dans sa beauté funèbre. Elle s'approcha, doucement, tenant dans ses mains une croix d'argent ancien, ornée d'une rose sculptée.

— Si vous doutez de mon âme, dit-elle, regardez.

Et elle tendit la croix dans ses mains nues.

Le métal sacré brilla, brûlant d'une lumière pure. Mais Catherine ne broncha pas. Elle serrait le symbole contre sa poitrine, comme une orpheline serrerait la dernière lettre d'une mère morte.

Julius la regarda, pétrifié.

— Comment est-ce possible ? souffla-t-il.
Tu... ne brûles pas ?

— Non. Je prie. Et parfois, je suis entendue.

Un silence lourd tomba. Julius détourna les yeux.

— Tu restes une aberration.

— Mais pas une ennemie, répliqua Viktor.

Julius s'apprêtait à répondre quand une troisième voix intervint, calme, ancienne, enveloppante.

— Assez, dit Alucard, apparaissant dans l'encadrement de la porte comme une vision de marbre vivant. Assez de guerre entre ceux qui devraient être unis. La lumière et les ténèbres se déchirent depuis trop

longtemps. Il est temps d'apprendre à écouter... et à pardonner.

Il entra, s'interposa entre les deux générations de Belmont. Son regard s'attarda sur Julius, puis sur Catherine.

— Nous avons une guerre à mener. Et Catherine s'est déjà battue plus noblement que nombre de vivants.

Julius recula, les épaules tremblantes. Son regard, blessé, vieux, se posa une dernière fois sur son petit-fils.

— Fais ce que tu veux, Viktor. Mais souviens-toi... qu'aimer l'ombre peut te consumer. Même si elle te regarde avec des yeux d'ange.

Et il quitta la pièce.

Le silence revint.

Viktor soupira, puis se tourna vers Catherine.

Elle serrait toujours la croix, les yeux humides.

— Merci, dit-elle. D'avoir vu en moi ce que les autres refusent.

Il lui prit doucement les mains.

— Je ne sais pas ce que je vois, Catherine. Mais je sais ce que je ressens.

Et dans la lumière mourante de l'âtre, ils restèrent là, immobiles, figés dans une paix fragile — comme deux étoiles mortes, dérivant lentement l'une vers l'autre à travers l'infini des ténèbres.

Chapitre 10 – *La Résurrection Interdite*

La nuit était profonde et douce sur les ruines d'un ancien couvent oublié aux confins de la Bavière. Les pierres blanches, fendues par les siècles, s'élevaient comme des os sacrifiés à la lune, et l'air portait le parfum rance des encens anciens, mêlé au souffle fétide de quelque chose de plus ancien encore : la magie noire, lente, patientant dans les failles du monde.

Au centre de ce sanctuaire décati, les membres de la secte se tenaient en cercle.

Des capes noires ruisselaient de la lueur des cierges. Les voix, monocordes, s'élevaient dans une langue oubliée par les hommes mais encore parlée par les abîmes. Au sol, des cercles d'argent et des runes gravées au sang frais vibraient doucement. Le deuxième sceau était là, incrusté dans l'autel : un cristal de sel noir scellé par la volonté d'un ancien prêtre de l'Église. Il retenait l'essence de l'âme d'Elizabeth Barthley, comme un flacon capte un parfum trop volatile.

Un cri se fit entendre, inhumain et féminin,
comme mille lamentations soufflées à
travers les vitres du ciel.

Et le sceau se brisa.

Catherine sursauta dans son sommeil.

Le manoir Belmont était paisible, perdu dans
les bois d'Alsace, mais le cœur de la vampire
résonnait comme une cloche fendue. Elle
haleta, sa gorge sèche, ses yeux d'un bleu
éteint fixés sur l'obscurité. Autour d'elle, la
chambre aux tentures violines était
immobile, mais une ombre flottait dans l'air,
insaisissable, douce comme un murmure
d'enfer.

— *Non... non...* gémit-elle, se redressant.

Elle porta une main à sa tempe. Une voix
résonnait dans son crâne, tendre et glaciale
:

*Catherine... Catherine... ma sœur
de sang... tu ne m'as jamais
oubliée, n'est-ce pas ?*

Elle chancela jusqu'au miroir. Son reflet — qui existait, malgré sa nature — paraissait flou. Derrière elle, une silhouette féminine, diaphane, s'imposait, grandissant lentement.

Une femme splendide, parée comme une reine du XVII^e siècle. Une robe de cramoisi, des boucles rousses sombres encadrant un visage de porcelaine aux yeux de braise. Elizabeth Barthley.

— *Non*, murmura Catherine. *Tu n'es qu'un vestige. Tu n'existes plus.*

L'apparition sourit, un sourire fendu de cruauté douce.

Et pourtant... je suis là. Chaque goutte de sang que tu retiens me nourrit. Chaque prière que tu offres est une corde autour de ton cou. Tu crois que la foi te sauve ? Elle me libère.

— *Tu mens...*

Viktor... te croit pure ? Oh, ma douce... je l'ai connu, ton Richter. Je l'ai hanté dans ses rêves jusqu'à sa mort. Et je te hanterai, toi aussi. Car tu portes la faiblesse des femmes qui aiment les chasseurs.

Un hurlement de bête coupa l'air. Catherine chuta, les genoux au sol. L'esprit disparut comme une flamme qu'on éteint.

Pendant ce temps, Viktor se tenait sous la pluie, dans les jardins du manoir.

La lune baignait les statues en ruine d'une pâleur cadavérique. Les gouttes froides frappaient sa nuque, ruisselant sur sa chemise ouverte. Son esprit était ailleurs. Il pensait à Catherine. À ce qu'il avait lu. À ce qu'il ressentait.

La sonnerie du téléphone brisa l'instant.

Il sortit un appareil ancien, héritage de Julius, renforcé contre les sorts et l'intrusion magique. Il décrocha.

— Viktor ?

La voix de son grand-père était plus grave que jamais. Une angoisse rauque.

— Grand-père ? Que se passe-t-il ?

— Le deuxième sceau. Il a été brisé.

Un silence. Puis Julius ajouta :

— L'âme d'Elizabeth est libre. Elle rôde. Et je crois... que Catherine est sa clef.

Viktor serra les dents.

— Catherine n'est pas notre ennemie.

— Non. Pas encore. Mais elle pourrait être la porte. L'écho qui résonne en elle est dangereux. Elle est vulnérable... et Elizabeth était une maîtresse du mensonge.

— Alors je la protégerai.

— Ce n'est pas seulement elle que tu dois protéger, Viktor. C'est toi-même.

Un soupir. Puis la voix de Julius, basse, résignée :

— Fais attention. La passion... a perdu des Belmont avant toi.

Catherine était agenouillée dans la chapelle dévastée du manoir.

Elle priait, à nouveau, entourée de croix fendues et de vitraux éclatés. Sa voix tremblait.

— Seigneur... je Te supplie... je suis Ton erreur, mais je Te suis encore. Ne la laisse pas me prendre.

Un bruit de pas.

Viktor entra. Son regard était grave. Il la vit, à genoux, le visage lavé de larmes invisibles, la croix d'argent serrée contre sa gorge.

Il s'approcha.

— Tu l'as vue, n'est-ce pas ?

Elle hocha lentement la tête.

— Elle est en moi. Pas comme un poison, non... comme une soif ancienne. Elle me murmure. Elle connaît toutes mes faiblesses. Elle veut que je cède. Elle veut que je me haïsse.

Viktor posa un genou près d'elle.

— Je ne te laisserai pas faire. Ni elle, ni toi-même.

Elle leva les yeux. Ils brillaient d'un éclat surnaturel.

— Tu ne comprends pas, Viktor. Elle me connaît comme toi tu ne le peux pas. Elle est née dans ma nuit, elle s'est nourrie de mon éternité. Elle n'a jamais cru que je pouvais croire.

Un silence.

Il posa sa main sur la sienne.

— Alors crois en moi.

Et dans cette chapelle morte, les deux âmes battirent comme des cœurs synchrones — l'un de chair, l'autre d'ombre — mais tous deux vivants, ensemble, malgré la résurrection interdite qui commençait à tisser ses fils noirs à l'horizon.

Chapitre 11 – *L’Offrande de l’Âme*

Le ciel, cette nuit-là, semblait avoir oublié les étoiles.

Des nuées sombres, grasses comme de l’encre séchée, étouffaient la lune, et la lande retentissait du sifflement rauque d’un vent né de l’ancien monde. Au cœur d’un désert forestier, là où même les arbres semblaient se détourner du sol, un temple gisait, effondré sur lui-même comme une bête sacrifiée.

Ses colonnes, rongées par des siècles d’oubli, portaient des inscriptions dans des langues mortes. Le marbre souillé avait été noirci par des rituels obscènes. À l’intérieur, les torches magiques brûlaient d’une flamme bleue, froide et silencieuse, révélant les gravures impies de cultes antiques dédiés à des puissances vampiriques.

Et dans l’ombre, ils étaient là.

Viktor marchait le premier, le Vampire Killer à la main. La chaîne du fouet vibrait comme une chose vivante, sentant la souillure

ambiante. Ses bottes claquaient contre les dalles fendues. Il respirait lentement, mais ses doigts tremblaient. Ce lieu... sentait le sang ancien et les serments trahis.

Derrière lui, Catherine avançait sans bruit. Sa robe de velours noir semblait boire la lumière. Elle regardait autour d'elle avec un mélange d'extase morbide et de douleur intime, comme si chaque pierre réveillait un souvenir trop vif.

— Ce temple... je le connais, murmura-t-elle enfin.

Viktor se retourna, sourcil arqué.

— Tu l'as déjà vu ?

Elle hocha la tête, ses longs cheveux sombres glissant sur ses épaules comme une cascade de nuit.

— Dans mes rêves. Ou dans mes cauchemars. Peut-être les deux. Il est bâti sur les fondations d'un sanctuaire de Bathory... une dévotion pervertie, une foi corrompue.

Ils avancèrent dans le chœur effondré, là où l'autel n'était plus qu'un sarcophage brisé. Et c'est là qu'il apparut.

Un souffle.

Une silhouette vêtue de haillons pourpres, son visage dissimulé sous un masque d'ivoire fissuré. Ses yeux, brûlants, émergeaient de la pénombre comme des braises sous la cendre. Il leva lentement les bras.

— Enfants du crépuscule... dit-il d'une voix douce, presque chantée. Vous êtes venus souiller le dernier refuge de la Vérité.

Viktor leva son fouet, prêt.

— Nous sommes venus mettre fin à votre mascarade. Le sang que vous avez versé ici réclame justice.

Le vampire pencha la tête.

— Je suis Arhazek. Gardien du Miroir. Dernier prêtre d'un culte oublié. Et je suis ici pour vous offrir... la vision de ce que vous êtes vraiment.

Il frappa le sol de son bâton noueux.

Un cercle de flammes s'ouvrit. Au centre, posé sur un piédestal de pierre noire, un miroir.

Mais ce n'était pas un miroir ordinaire. C'était un cercle parfait, lisse, sans encadrement, dont la surface luisait comme de l'huile sous la lumière lunaire, bien qu'il n'y eût aucune lumière ici.

Catherine recula.

— Le Miroir de l'Abîme... souffla-t-elle. Un artefact de l'époque de Carmilla. On dit qu'il montre non pas ce que nous sommes... mais ce que nous deviendrons si notre âme cède.

Le miroir l'appelait. Il vibrait dans sa poitrine, dans sa mémoire, dans son sang.

Viktor voulut l'en empêcher, mais Arhazek l'arrêta d'un simple geste.

— Laissez-la voir. La vérité est son fardeau. Pas le vôtre.

Catherine s'approcha, fascinée. Ses doigts tremblaient. Elle posa ses mains sur les bords du miroir.

Et elle vit.

Elle vit un autre monde.

Un manoir baigné de sang. Un Viktor crucifié, les yeux vides. Et elle — radieuse, monstrueuse — régna sur une cour de vampires prosternés, vêtue d'une robe rouge brodée de croix inversées. Elle riait, et son rire était fait de glace et de feu. Elle était la reine des cendres.

— Non ! hurla-t-elle, s'arrachant au miroir. Ce n'est pas moi !

— Mais ce pourrait être toi, souffla Arhazek. Si tu l'aimes. Si tu le perds. Tu deviendras cela. Et tu le sais.

Viktor s'élança, et le fouet sacré frappa le sol, dispersant les flammes. Il se plaça devant Catherine, entre elle et le miroir.

— Je ne laisserai jamais cela arriver.

Le rire du vampire résonna.

— Tu ne peux empêcher ce qui est inscrit dans les ténèbres. L'amour, Belmont... est la plus sûre des damnations.

Viktor frappa.

Le fouet s'enroula autour du bras d'Arhazek, brûlant sa chair maudite. Le combat fut bref, mais brutal. Des éclairs de magie rouge, des incantations en langues mortes, des coups de fouet sacrés fendillant l'air. Catherine, encore ébranlée, parvint à prononcer une prière, sa voix tremblante, et la croix qu'elle portait au cou s'embrasa d'une lumière vive.

Arhazek hurla et se désintégra, consumé par la foi qu'il avait longtemps blasphémée.

Le temple s'effondra.

Dehors, sous le ciel désormais percé d'étoiles, Viktor et Catherine restèrent silencieux. Leurs vêtements portaient la poussière et la cendre. Le silence entre eux

était dense, comme s'ils craignaient de briser un fil ténu.

Enfin, Viktor parla.

— Tu as vu quelque chose... quelque chose d'horrible.

Elle tourna vers lui un regard noyé de honte.

— J'ai vu un futur. Où je deviens la fin de tout ce que j'aime. Où je te trahis. Où je deviens... elle.

— Ce n'est qu'une image. Ce n'est pas toi.

Elle secoua la tête.

— Mais cela pourrait l'être. Il suffirait que tu meures. Que je perde pied. Que je cède. Mon amour pour toi est ma faiblesse. Et elle pourrait s'en nourrir.

Il s'approcha, doucement.

— Alors laisse-moi être ta force.

Elle leva les yeux vers lui.

Le vent passa sur leurs visages comme une main divine.

Et dans cette nuit brisée, Viktor posa doucement la main sur la joue de Catherine.

— Je commence à ressentir quelque chose pour toi. Quelque chose que je n'aurais jamais cru possible. Et si cela doit être ma damnation... alors je l'accepte.

Elle ferma les yeux.

Une larme — de sang — coula le long de sa joue.

— Alors... que Dieu nous pardonne tous les deux.

Chapitre 12 – *Fragments du Passé*

L'hôtel était en ruine, mais dans cette désolation, une mémoire s'attardait.

Autrefois luxueux, le bâtiment avait été un joyau de l'Art Nouveau parisien, édifié en 1897, au faîte d'une époque qui rêvait encore en dorures, en velours, en volutes de cristal. Aujourd'hui, il n'en restait que les échos : un lustre effondré pendait comme une cage éventrée, des miroirs brisés reflétaient des fragments déformés de lumière, et les moquettes fanées exhalaient une odeur de poussière, de cendre et de souvenirs moisis.

Dans une chambre du dernier étage, où les rideaux éventrés laissaient entrer la lune comme une intruse silencieuse, Viktor Belmont se tenait assis sur un lit aux ressorts rouillés, un vieux journal de cuir noir entre les mains.

Il savait ce que c'était.

Il l'avait reconnu au toucher, avant même de lire un mot. La reliure, usée au coin par

des doigts fermes et disciplinés, portait l'odeur de l'encre ancienne, de la sueur et du sang — des choses que seuls les chasseurs de sa lignée pouvaient comprendre. Il appartenait à Richter Belmont.

Et à travers les pages, le passé chuchotait.

Il lisait depuis une heure, absorbé, fasciné, transpercé. Les mots du héros déchu — cet homme dont le nom portait l'aura des légendes — n'étaient pas des récits de gloire, mais les confessions douloureuses d'un homme au bord de la fracture. Richter écrivait avec fureur, parfois avec douceur, toujours avec une lucidité brûlante.

Et puis, il trouva *elle*.

*10 novembre 1789. Elle est
revenue encore ce soir.
Silencieuse comme la brume,
magnifique comme un péché
que l'on désire jusqu'au
désespoir. Ses yeux bleus sont
des abîmes, son silence une
prière que je ne peux prononcer.*

*Elle ne me menace pas. Elle
m'attend. Et dans ses yeux, je
vois une foi plus pure que celle
de bien des hommes. Mais je
suis Belmont. Et elle est ma
damnation.*

Viktor referma le journal d'un coup sec.

Sa gorge était sèche. Ses mains, moites. Il
leva les yeux vers la fenêtre brisée, vers la
lune pâle suspendue dans le ciel comme une
hostie gelée. Le silence de la chambre lui
pesa soudain comme un suaire.

Il se laissa tomber contre l'oreiller défraîchi.

Et il rêva.

Ils étaient là. Dans une église en ruine,
baignée de bougies blafardes.

Richter Belmont — haut, jeune, la mâchoire
carrée, le regard décidé — était à genoux.
Devant lui, Catherine, plus lumineuse que
jamais, vêtue d'une robe de soie cramoisie,
les cheveux relevés dans un chignon d'une

élégance ancienne. Elle s'approcha, posa sa main sur son visage.

— *Pourquoi refuses-tu de m'aimer ?*
demanda-t-elle, la voix chargée d'un désespoir contenu.

— *Parce que je suis né pour te tuer.*

Elle sourit, triste.

— *Alors tue-moi... mais regarde-moi comme un homme, pas comme un croisé.*

Il la saisit. Il l'embrassa.

Mais alors que leurs lèvres se touchaient, le visage de Richter se dissout, se liquéfia, se transforma.

C'était Viktor, désormais, qui la tenait dans ses bras.

Et elle chuchotait :

— *Je t'ai attendu si longtemps...*

Viktor se réveilla en sursaut.

Sa poitrine se soulevait, haletante. Il porta la main à son visage — il avait pleuré. Et il ne savait plus s'il pleurait pour lui, pour elle... ou pour l'ombre de Richter.

Un bruit discret le fit se redresser.

Catherine était là, debout près de la porte entrouverte, drapée d'un manteau de velours noir, les yeux rougis par des larmes qui n'étaient pas de sang.

— Tu as lu son journal, dit-elle doucement.

Viktor acquiesça, incapable de répondre tout de suite.

— Tu sais donc ce que j'étais pour lui. Ou plutôt... ce que je n'ai jamais pu être.

Elle s'approcha lentement. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol. Lorsqu'elle s'arrêta près du lit, la lune caressa son visage, révélant cette beauté irréelle, presque sacrée, qu'il lui enviait et redoutait tout à la fois.

— J’ai aimé un homme que je ne pouvais toucher sans provoquer sa chute. J’ai aimé en silence, pendant deux siècles. J’ai vécu dans la mémoire d’un regard, d’un refus noble, d’un amour impossible.

Viktor se leva. Il faisait une tête de plus qu’elle. Mais à cet instant, c’était lui qui se sentait petit, effacé par l’ampleur de cette douleur.

— Et maintenant ? murmura-t-il. Tu cherches à m’aimer comme un écho ? Un reflet de ce que tu as perdu ?

Elle le regarda, blessée.

— Non. Tu n’es pas lui. Tu es plus rude, plus désabusé, plus en colère. Mais tu écoutes. Tu regardes. Et surtout... tu ne détournes pas les yeux de ce que je suis.

Elle posa la main sur sa poitrine, juste au-dessus du cœur.

— Je ne demande pas l’éternité. Je ne crois plus à ces promesses. Je veux juste... aimer.

Encore une fois. Même brièvement. Avant que tout cela s'achève.

Le silence s'installa, aussi tranchant qu'une lame nue.

Viktor regarda ses yeux. Il y lut la vérité. Pas une manigance, pas une séduction vampirique, mais la solitude nue, la fatigue infinie d'un être qui avait porté son âme plus longtemps que la mort ne l'exigeait.

— Je ne sais pas si je peux t'aimer, murmura-t-il enfin.

Elle baissa les yeux, doucement.

— Je comprends.

— Mais je veux essayer.

Un frisson la traversa. Elle leva vers lui un regard empli de stupeur, puis de tendresse.

Et dans cette chambre en ruine, un instant hors du temps naquit, suspendu dans une lumière de cendre.

Ils ne s'embrassèrent pas. Pas encore. Car leur histoire, comme toutes les tragédies, avait besoin de silence, de lenteur, de précipices.

Mais quelque chose venait de naître.

Ou de renaître.

Et loin de là, dans les ténèbres d'une crypte oubliée, l'âme d'Elizabeth Barthley, désormais proche du réveil, souriait sans bouche dans la brume d'éther.

Elle avait vu le rêve.

Elle avait vu le doute.

Et elle savait : les mortels finiraient par chuter.

Un à un.

Chapitre 13 – *La Lame et la Chair*

Le vent soufflait sur la lande comme un soupir millénaire, soulevant la poussière et les feuilles mortes, caressant les pierres grises et les tombes fendues avec la tendresse d'un ancien amant. La nuit s'était abattue sur la forêt de Nartilly, cette lisière oubliée entre le monde des hommes et celui des bêtes, où les ronces formaient des cathédrales sombres et où la lumière de la lune ressemblait à une lame de verre glacé.

Viktor Belmont marchait devant, le fouet enroulé autour de sa ceinture, son manteau battant ses jambes comme une aile nerveuse. Derrière lui, silencieuse comme une prière étouffée, Catherine avançait. Sa silhouette noire se fondait dans les arbres, mais ses yeux brillaient, deux lueurs bleues dans l'obscurité.

Ils traquaient une rumeur. Une émanation. Un écho du mal ancien.

Et soudain, elle surgit.

Une silhouette, vêtue de haillons sanglants, se jeta sur Viktor avec la violence d'un éclair hurlant. Son visage était d'une beauté surnaturelle, mais ses yeux étaient fous, injectés de sang, et sa bouche s'ouvrait sur des crocs difformes.

— Tu es à moi, Belmont ! Tu porteras son sang ! vociféra-t-elle.

Viktor n'eut pas le temps de lever son fouet.

Catherine bondit.

Ce ne fut pas un combat. Ce fut une exécution. Dans un flamboiement de vitesse surnaturelle, elle lacéra la vampire, la plaqua contre un arbre, la transperça d'un pieu qu'elle arracha du sol lui-même, et enfonça ses crocs dans sa gorge.

Le sang jaillit. Pulsant. Vivant.

Catherine ferma les yeux. Et but.

D'abord par nécessité.

Puis... par faim.

Son souffle s'accéléra, sa main trembla, ses ongles s'enfoncèrent dans la chair de la morte.

— Catherine, murmura Viktor, s'approchant, incertain.

Elle recula d'un pas, le visage maculé de sang, les yeux dilatés comme ceux d'un prédateur surpris au festin.

— Je... je ne voulais pas. Pas ainsi. Pas comme ça.

Elle chancela. Tenta de fuir.

Mais Viktor l'attrapa par le bras.

— Ne t'éloigne pas. Pas maintenant.

— Tu ne comprends pas ! cria-t-elle. Ce sang... je l'ai désiré. Comme avant. J'ai senti la bête revenir. J'ai aimé ce goût. J'ai aimé la force. Et j'ai eu peur de ce que j'étais encore capable de devenir.

Il la força à le regarder.

— Tu m’as sauvée. Tu t’es battue pour moi.
Ne laisse pas un instant de faiblesse effacer
ce que tu es devenue.

— Mais si ce n’était pas une faiblesse ? Et si
c’était... la vérité de ma nature ?

Elle recula, se frappa la poitrine du poing.

— Je suis une bête qui prie ! Rien de plus. Je
suis une contradiction ! Un mensonge
debout sous la lune.

Et soudain, un bruit. Une flèche. Un
sifflement.

Un pieu d’argent tiré d’un arbre voisin,
visant Viktor.

Catherine bondit.

La flèche la transperça sous l’omoplate.

Un gémissement, rauque, animal. Puis elle
tomba à genoux.

Viktor cria son nom, la rattrapa.

Le sang coulait lentement de sa blessure, épais, presque noir, sur la chemise blanche qu'elle portait.

— Pourquoi ?! souffla-t-il.

Elle sourit faiblement, les dents rouges.

— Je t'ai dit... Je préfère que tu meures homme, plutôt que de te voler ton humanité.

Il l'allongea dans l'herbe, retira doucement la flèche, désinfecta la plaie avec une eau bénite qu'elle ne rejeta pas. Sa peau frissonnait, mais ne brûlait pas. Il en resta troublé.

Ses doigts tremblaient alors qu'il nettoyait le sang. Elle le regardait, son souffle court.

— Tu as les mains d'un tueur qui rêve de guérir.

— Et toi, tu es une damnée qui prie encore.

Leurs regards se croisèrent.

Il vit les blessures.

Elle vit les siennes.

Il pencha la tête. Lentement. Comme dans un rêve.

Leurs lèvres se frôlèrent. Un contact. Léger. Interdit.

Elle recula, haletante.

— Ne fais pas ça. Je ne suis pas...

— Vivante ? dit-il. Assez humaine ?

Elle le regarda, avec cette infinie mélancolie dans les yeux, cette résignation des créatures qui ont trop aimé pour continuer à croire au salut.

Mais elle ne dit rien.

Et cette fois, ce fut elle qui s'approcha. Qui l'embrassa.

Un baiser douloureux. Un baiser de feu et de sang.

Ses mains tremblaient sur ses joues. Les siennes s'accrochaient à sa nuque. Ils

s'étreignirent comme deux naufragés dans un monde qui ne pardonnait rien.

Le goût du sang, sur sa langue. Le battement de son cœur, dans sa gorge.

— Je n'ai plus peur, murmura-t-il.

— Alors moi, je vais devoir avoir peur pour nous deux, répondit-elle, les yeux fermés.

Ils restèrent là, dans les bras l'un de l'autre, sous les arbres complices.

Et quelque part, dans les ruines du monde, un autre sceau, quelque part, palpitait doucement.

La résurrection s'approchait.

Mais ce soir-là, dans la forêt noire, deux âmes avaient fait leur choix.

Chapitre 14 – *Nuit Rouge*

L'auberge gisait dans les bois comme un souvenir effondré, une relique mangée par la mousse et le lierre. Les volets décharnés pendaient comme des paupières closes depuis des siècles. La lune, ronde et blanche, filtrait à travers les carreaux brisés, et baignait les murs fissurés d'une lumière spectrale. C'était là, entre des pierres froides et du bois pourri, que Viktor Belmont et Catherine Solange s'étaient arrêtés.

Le silence était presque parfait. À peine troublé par le craquement d'une poutre, ou le murmure du vent qui s'infiltrait par les fentes comme le soupir d'un fantôme amoureux.

Viktor avait allumé un feu de fortune. La lueur dansante des flammes éclairait les contours de la pièce et caressait la silhouette de Catherine, assise sur le lit effondré, les jambes repliées sous elle, drapée dans sa longue robe noire aux manches déchirées. Son visage, baigné d'ombre et de feu, paraissait irréel.

Il la regardait. Elle le regardait.

Un long moment, aucun mot ne fut échangé.

Puis elle rompit le silence, d'une voix si douce qu'elle paraissait tissée de soie.

— Tu ne me crains plus...

Il secoua lentement la tête.

— Je ne sais pas si j'ai jamais eu peur de toi. Pas de toi, Catherine.

Elle baissa les yeux, fit courir ses doigts sur la cicatrice encore fraîche à sa clavicule.

— Alors c'est moi qui ai peur. Pas de toi. De moi.

Il s'approcha, lentement, et posa une main sur son visage. Ses doigts, rugueux, habitués au cuir du fouet et à la garde froide des croix en argent, se firent caresse. Il effleura sa joue, son cou, sa mâchoire.

Elle ferma les yeux.

— Je t'ai attendue sans le savoir, murmura-t-il.

Elle se mit à trembler.

— Je n'ai jamais été à personne. Pas même à lui.

— À Richter ?

Elle hocha la tête.

— Je l'aimais... plus que ma propre damnation. Mais il m'a repoussée avec une tendresse qui m'a brisée davantage. Il ne m'a jamais touchée. Même lorsqu'il m'a regardée comme un homme regarde une femme, il ne l'a jamais permis. Il m'aimait trop... ou pas assez.

Elle rouvrit les yeux, deux puits clairs pleins d'orage.

— Mais toi... tu es là. Et je suis prête à brûler pour quelques instants.

Il s'approcha encore, jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent. Puis, doucement, sans précipitation, il l'embrassa. Longtemps. Sans

violence. Un baiser qui semblait durer au-delà du temps, comme s'il avait été attendu depuis deux siècles.

Il la déshabilla lentement, avec le soin d'un prêtre ôtant les voiles d'une relique. Sa peau était pâle, constellée de veines bleues, mais chaude. Vivante. Frémissante sous ses doigts.

Elle fit de même. Ses mains glissèrent sur sa poitrine, son dos, son ventre. Elle respirait fort, haletante, comme si chaque contact l'arrachait à une éternité de silence. Elle lui murmura à l'oreille, entre deux soupirs :

— Tu es la première peau que je découvre sans haine.

Ils firent l'amour dans l'ombre et le feu. Une lenteur presque rituelle. Leurs corps, liés, semblaient écrire une prière interdite sur les draps poussiéreux. Elle pleura. Il aussi. Pas de tristesse. Pas de douleur. Mais parce qu'aucun d'eux ne pensait être encore capable de sentir cela : l'union, la tendresse, la fragilité d'une confiance totale.

Leurs baisers étaient des serments. Leurs gémissements, des confessions. Et lorsque ce fut fini, ils restèrent enlacés, les paupières lourdes, le souffle mêlé, comme deux enfants retrouvés au seuil de l'abîme.

Au matin, le feu s'était éteint. La lumière pâle du jour filtrait à travers les interstices du plafond effondré. Une brume basse rampait sur le sol de la chambre, comme si le rêve de la nuit refusait de mourir.

Catherine se leva sans bruit. Nue, elle s'enveloppa dans un vieux drap et alla jusqu'à la fenêtre. Elle regarda le soleil voilé sans sourciller. Un oiseau passa en rase-motte, comme une ombre fugitive.

Viktor s'éveilla lentement. Son regard la chercha. Il sourit.

— Tu es encore là.

Mais elle ne répondit pas tout de suite. Quand elle se tourna enfin, son visage était crispé. Troublé.

— Je voulais partir avant que tu n'ouvres les yeux. Mais je n'ai pas pu.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai failli te mordre.

Le silence s'épaissit, étouffant.

— Catherine...

Elle s'approcha, à genoux au bord du lit. Ses doigts effleurèrent sa gorge.

— Je t'ai désiré si fort. Pas seulement ta chair. Ton sang. Ton essence. Et je me suis vue... le faire. Je me suis vue briser ce miracle.

Elle se recroquevilla, comme une enfant prise en faute.

— Je suis un danger pour toi.

Il se redressa, s'approcha d'elle. L'embrassa sur le front.

— Tu ne m'as pas fait de mal.

— Pas encore.

Elle leva les yeux vers lui, pleins d'une peur si humaine qu'il en fut bouleversé.

— Je ne veux pas te changer, Viktor. Je ne veux pas que ton cœur ralentisse un jour à cause de moi. Je ne veux pas que tu perdes ce que j'ai aimé chez lui. Chez Richter. Et maintenant chez toi.

Il serra sa main.

— Alors reste. Luttons ensemble.

Mais elle retira sa main doucement.

— Je dois m'éloigner, pour un temps. Pour ne pas céder. Pour ne pas... t'aimer à mordre.

Elle l'embrassa une dernière fois, et ses lèvres étaient glacées de douleur.

Puis elle disparut dans la brume.

Et Viktor resta seul, le drap encore tiède de sa présence, les yeux ouverts vers le ciel gris, murmurant un prénom dans le vide :

— Catherine...

Chapitre 15 – *Les Cendres du Serment*

La pluie tombait doucement sur la vieille serre adossée au flanc du manoir Belmont. Une lumière grise et diaphane filtrait à travers les vitres opacifiées par le temps et les lianes enchevêtrées. Des plantes mortes jonchaient les dalles noircies de mousse, et dans l'air humide flottait une odeur de terre ancienne, de fleurs fanées, et de secrets oubliés.

C'est là que Viktor se tenait, seul, encore vêtu de son manteau trempé, ses mains gantées posées sur le rebord d'une table de pierre envahie de lichens. Il ne savait s'il était venu se cacher ou se perdre. Le souvenir de la nuit écoulée pesait sur lui comme un parfum entêtant, celui d'un corps contre le sien, d'un souffle glacé contre sa gorge, d'un regard trop ancien pour ne pas brûler.

Catherine avait disparu à l'aube. Encore. Comme un rêve trop pur pour l'aurore.

Le bruit d'une porte s'ouvrit dans un soupir. Il ne se retourna pas. Il savait déjà qui entra.

La voix d'Alucard fendit l'air, calme, mesurée, mais chargée d'une gravité douloureuse.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Viktor ferma les yeux. Un long silence passa entre eux.

— Je crois que je n'ai jamais eu le choix.

Alucard s'approcha, ses bottes noires effleurant les pierres humides sans bruit. La lumière grise faisait briller ses cheveux blonds presque blancs comme un halo spectral. Son visage était aussi impassible qu'une statue d'ange déchu.

— Aucun de nous n'a jamais le choix, Viktor. Surtout pas en matière d'amour.

Il marqua une pause, puis ajouta, plus bas :

— Surtout pas lorsqu'il s'agit d'aimer une immortelle.

Viktor tourna enfin la tête vers lui, les yeux sombres de fatigue, de passion, de confusion.

— Tu parles comme si tu savais...

Un rictus fugitif passa sur les lèvres d'Alucard. Il alla s'asseoir sur une chaise usée, une rose morte à la main qu'il effeuilla lentement.

— Parce que je sais.

— Tu la connais ? demanda Viktor, la voix rauque.

Alucard hocha la tête lentement, presque à contrecœur.

— Catherine Solange... je l'ai rencontrée à Londres en 1842. Elle était déjà ce qu'elle est aujourd'hui : cette énigme entre la lumière et la nuit. Elle portait des gants de dentelle noire, et un crucifix cousu à l'intérieur de son corsage. Elle priait dans les églises désertes et ne tuait que des monstres. Un être... singulier.

Il jeta les pétales flétris au sol, comme des cendres de souvenirs.

— Je l'ai suivie à distance. Longtemps. Fasciné par sa lutte... et par sa solitude. Elle ne s'est jamais donnée à personne, ni aux ténèbres, ni à la lumière. Une ligne parfaite sur le fil du rasoir. Mais cela a un prix, Viktor. Cela l'a déchirée.

— Et tu crois qu'elle me déchirera, moi ?

Le fils de Dracula soutint le regard de Viktor. Un éclat d'une tristesse infinie brillait dans ses yeux.

— L'amour entre un mortel et un vampire finit toujours en tragédie. Toujours. C'est la seule constante que j'ai pu observer en quatre siècles. Vous ne vieillissez pas ensemble. Vous ne vous endormez pas dans les mêmes tombes. Vous n'avez pas les mêmes prières, les mêmes souvenirs, les mêmes espoirs. Un jour, elle te regardera... et tu ne seras plus qu'un battement de cœur sur le point de s'arrêter. Et elle ne le supportera pas.

Le silence retomba comme une pluie fine entre eux. Viktor baissa les yeux. Ses poings se serrèrent.

Puis il parla, lentement, d'une voix rauque, comme s'il récitait un vœu solennel :

— Alors ce sera notre tragédie.

Il se leva et fixa Alucard droit dans les yeux.

— Pas celle d'un autre. Pas celle de Dracula, ni de Richter. Pas celle que tu as vécue, toi. La nôtre. Unique. Brève, peut-être. Mais vraie. Je préfère mourir aimé qu'exister sans elle.

Un souffle glacé passa dans la serre. Une fenêtre vibra.

Alucard se leva lentement. Ses yeux de nuit sondèrent Viktor comme s'il voulait y lire jusqu'au dernier repli de son âme.

— Tu lui ressembles. À Richter. Même regard, même entêtement, même cœur prêt à brûler.

Il posa une main sur l'épaule de Viktor.

— Alors protège-la. Protège-la mieux que nous ne l'avons fait.

Viktor acquiesça.

Puis, lentement, Alucard disparut dans l'ombre, laissant derrière lui le parfum d'une mélancolie séculaire.

Viktor resta seul dans la serre, les yeux levés vers le ciel gris.

Et dans le silence, il murmura :

— Catherine... où es-tu ?

Chapitre 16 – Le Sang des Ancêtres

La nuit était lourde et tendue, moite comme une gorge avant le cri. L'air sentait le cuivre et la braise, un présage muet dans les couloirs de l'ancien cloître où le trio — Viktor, Catherine et Alucard — s'était abrité. Les murs d'onyx et de pierre pleuraient de sueur souterraine. Des cierges vacillaient sur les autels délabrés, traçant des ombres vacillantes sur les visages hantés.

Viktor s'était installé près d'une statue brisée de saint Michel, le Vampire Killer posé à ses pieds, lustré avec soin. Il n'avait pas dormi. Pas depuis deux jours. Il entendait encore le souffle d'extase étranglé dans la gorge de Catherine, la douceur brutale de ses lèvres immortelles, la morsure invisible de ce qu'ils avaient partagé dans les ruines de l'auberge.

Et il savait qu'il devrait en payer le prix.

Un grondement sourd fendit les ténèbres.

Puis, sans préambule, la nuit explosa.

Les vitraux éclatèrent dans une gerbe de feu violet. Des silhouettes encapuchonnées jaillirent des ténèbres, armées de chaînes, de dagues rituelles, de torches noires. Le cri guttural d'un incantateur fit frissonner les murs.

— Au nom du Cœur immortel ! hurla la voix.
Offrez le sang du Damné au calice de la Purification !

Alucard fut le premier à réagir. Sa cape noire s'éleva comme des ailes, ses yeux brillèrent d'une lumière dorée, et une pluie de lames d'argent tomba du plafond. Les intrus hurlèrent, certains se consumant sans même comprendre.

Mais ils étaient nombreux. Et préparés.

Viktor se releva d'un bond, le Vampire Killer fouettant l'air comme un serpent vivant. Il fendit l'air, trancha, repoussa les assaillants. Catherine surgit dans son dos, les yeux de plus en plus sombres, ses crocs luisants. Elle ne tuait pas. Elle paralysait, blessait, immobilisait — refusant encore, malgré la faim, de tuer à nouveau.

Mais le sol trembla soudain. Un portail noir s'ouvrit.

Un prêtre de la secte en sortit, vêtu d'un manteau d'ossements. Il leva un bâton sculpté dans la colonne d'un martyr.

— Alucard, fils de l'Usurpateur ! Meurs avec les tiens !

Un rayon noir jaillit, frappant Alucard en pleine poitrine. Il chuta contre un mur, son corps tremblant, l'énergie vampirique déstabilisée. Catherine cria son nom, s'élança.

Et Viktor, seul debout, se retrouva encerclé.

Il leva les yeux, sa bouche s'ouvrant sur un souffle court.

Une silhouette familière s'éleva au-dessus de lui, portée par les vents.

Un éclat d'argent fendit la nuit.

Et Julius Belmont apparut.

Son fouet, semblable à celui de Viktor mais plus ancien, vibrait d'une lumière presque blanche. Ses cheveux argentés flottaient derrière lui comme une couronne de guerre. En quelques mouvements, il dispersa les ennemis restants, son corps tranchant l'espace comme une malédiction vivante.

Il ne dit rien.

Pas au début.

Il alla droit vers Viktor, le regard incandescent.

Puis, il murmura :

— Tu aurais dû mourir cette nuit-là. Mieux vaut la mort que ce que tu es devenu.

Viktor baissa son fouet. Le silence était plus lourd que tous les cris précédents.

— Tu n'étais pas là pour nous, Julius. Tu n'as rien vu de ce que nous avons combattu.

— Tu as couché avec elle. Sa voix tremblait. Avec une vampire. Avec celle qui aurait pu

être la ruine de Richter ! Tu salis notre nom,
notre serment !

— Elle n'est pas ce que tu crois.

Julius éclata d'un rire sec, presque
douloureux.

— Oh, je sais ce qu'elle est. Un piège à la
peau douce. Une malédiction avec des yeux
trop beaux. Tu n'es qu'un autre nom à
ajouter à sa liste de regrets immortels.

— Je l'aime.

Le mot était tombé comme une pierre dans
une mare noire. Un mot simple. Brut.
Sincère.

Julius recula d'un pas. Il semblait ébranlé,
mais il resserra ses mâchoires.

— Alors tu n'es plus un Belmont. Ce nom
exige des sacrifices. Pas des étreintes
interdites.

— Et qui es-tu pour parler de sacrifices ?!
explosa Viktor. Tu m'as élevé avec l'ombre
d'un homme que je ne connaîtrais jamais.

Tu ne m'as appris qu'à haïr ! À tuer ce que je ne comprenais pas !

— Je t'ai sauvé du néant !

— Tu m'as condamné à une vie sans amour !

Un long silence. Les torches vacillaient. Catherine s'était figée au fond de la salle, ses yeux humides. Alucard, relevé, regardait la scène sans intervenir.

Julius approcha de Viktor. Son visage était ravagé par la colère, mais aussi... par la peur. Une peur plus ancienne que le temps. Une peur que Viktor comprit enfin.

— Tu crois que tu peux l'aimer sans devenir comme eux ? Regarde-toi. Tu te bats moins. Tu pries moins. Tu... doutes. Tu te perds, Viktor.

— Peut-être que c'est ça, être humain, murmura Viktor. Aimer, se perdre... et continuer malgré tout.

Julius resta immobile.

Puis, il fit volte-face et disparut dans l'ombre du cloître.

Catherine s'approcha lentement de Viktor.
Elle ne disait rien. Il ne dit rien non plus.

Mais il posa une main sur sa joue glacée.

Et elle, lentement, ferma les yeux contre sa paume.

Chapitre 17 – La Chambre de Verre

Il y avait, dans les profondeurs d'un palais oublié sous les Alpes suisses, un lieu que nul mortel n'aurait dû découvrir — un sanctuaire ancien, tissé de silence et d'interdits : **la Chambre de Verre.**

C'était Alucard qui, des siècles auparavant, en avait entendu le nom murmuré dans les prières corrompues des dévots de l'ombre. Et c'était Catherine qui, guidée par une intuition ancestrale, avait conduit Viktor aux abords de ce lieu. Un escalier de sel et de givre descendait à travers les entrailles de la terre, escorté par le souffle sourd des morts oubliés. Leurs torches peinaient à éclairer les murs, qui semblaient absorber la lumière avec une douceur inquiétante.

Ils entrèrent.

Et Viktor sentit aussitôt que quelque chose en lui — quelque chose d'humain — reculait.

La chambre était une nef de cristal pur, transparente comme une pensée interdite. Les murs, faits d'une matière que ni la

science ni la magie ne pouvaient entièrement nommer, pulsaient d'une lumière intérieure, irisée, comme si mille âmes y avaient été capturées et chantaient à l'unisson. Au centre, suspendue dans l'air sans support, une **sphère d'ambre doré**, vibrante, vivante, semblait contenir un cœur spectral — un éclat d'âme, une conscience.

— Voici l'âme de Barthley, murmura Catherine en s'approchant, ses bottes effleurant le sol de verre avec une légèreté presque irréelle. Ce n'est pas une relique. C'est une volonté.

Viktor ne répondit pas. Ses yeux étaient rivés à la sphère, et dans ce tumulte d'éclats dorés, il croyait déjà voir une silhouette — une femme vêtue de pourpre, les cheveux comme du feu figé, les yeux pleins d'une haine tranquille, patiente. Elizabeth Barthley. Son regard transperçait le temps, et Viktor sentit la morsure glacée d'un esprit qui ne mourrait jamais.

— Il faut la briser, dit-il, d'une voix rauque, étranglée par l'effroi. Avant qu'il ne soit trop tard.

Catherine approcha doucement. Ses doigts, fins comme des branches de cendre, tremblaient à peine.

— Elle nous voit, dit-elle. Elle me voit... Elle me reconnaît.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

Un silence. Puis Catherine, d'une voix plus basse encore :

— Elle dit : "Tu l'aimes, toi aussi. Tu connaîtras ma solitude."

Un frisson remonta la colonne vertébrale de Viktor.

Il s'approcha, leva le Vampire Killer.

Mais Catherine leva la main.

— Pas encore. Ce n'est pas une serrure que l'on brise, Viktor. C'est un piège. Regarde...

Elle toucha du bout de son doigt une fissure imperceptible dans le cristal. La chambre trembla. Un vent glacé jaillit de la sphère, et des murmures emplirent la salle — des voix

en latin, en sumérien, en langues mortes depuis mille ans. L'air vibrait. La sphère se fendilla davantage.

— Maintenant ! cria Viktor.

D'un coup fulgurant, il frappa. Le fouet, auréolé de lumière, s'enroula autour de la sphère. Un craquement assourdissant déchira l'air. Des éclats de lumière jaillirent dans tous les sens, comme des éclats d'étoile morte. Une onde de choc les projeta au sol.

Puis... le silence.

Le souffle de Catherine, rapide. Le cœur de Viktor battant à ses tempes.

La sphère... n'était plus.

À sa place, un lit de cendres blanches.

Catherine se releva en titubant.

— Est-ce fini ? demanda-t-elle, le souffle court.

Viktor hocha la tête, mais son regard était inquiet. Il s'agenouilla et effleura les cendres.

Une ombre glissa sur sa main.

— Non... murmura-t-il. Ce n'était qu'une coquille.

La température chuta soudain. L'air devint lourd, comme saturé d'un parfum ancien — sang et roses noires.

Et dans la pénombre d'un coin de la salle, une silhouette se forma.

Un spectre de femme, pâle et majestueuse, au sourire infime et cruel.

Elizabeth Barthley.

Pas entière. Pas réelle. Mais présente. Son essence astrale, libérée. Et maintenant... errante.

— Je vous remercie, dit-elle, sa voix comme une harpe brisée. Vous m'avez rendue au monde.

Catherine se plaça devant Viktor, les bras écartés.

— Tu ne l’auras pas.

— Je n’ai besoin que de son sang. Tu me donneras le reste.

Mais avant qu’elle n’avance, son image trembla. Alucard, apparaissant dans une gerbe de lumière, avait invoqué une incantation de scellage.

— Replie-toi dans ton néant, ombre insatiable, gronda-t-il.

Un tourbillon d’éclairs rouges jaillit de son bâton, frappant le spectre de plein fouet. Elizabeth hurla — un cri d’agonie ancienne — et se dissipa en une pluie de lumière cendreuse.

Tout redevint silence.

Plus tard, à l’entrée du sanctuaire, Viktor regardait Catherine sans rien dire. Ses

mains étaient encore tremblantes. Son regard s'était fait plus doux.

— Tu as vu ce qu'elle a dit... Elle t'a comparée à elle.

Catherine leva les yeux vers lui. Son regard était brûlant.

— Je ne suis pas elle. Je ne serai jamais elle. Même si je suis damnée... je peux aimer.

— Et si aimer ne suffit pas ?

Elle s'approcha, posa sa main sur son torse.

— Alors je brûlerai avec toi.

Il ferma les yeux.

Et sut que la guerre n'était pas encore gagnée.

Mais l'amour, cette nuit-là, avait tenu tête à un fantôme.

Chapitre 18 – Le Jugement de la Nuit

Le silence du manoir semblait plus pesant que la mort elle-même.

Ils avaient quitté la Chambre de Verre à l'aube, Alucard en tête, le visage fermé comme les portes de l'Enfer. Catherine n'avait pas prononcé un mot depuis la destruction — ou plutôt, la libération — de l'âme astrale de Barthley. Son regard restait rivé à l'horizon, comme si son esprit s'était dissous dans la brume des Alpes.

Viktor l'observait. Il voyait les signes : le tremblement presque imperceptible de ses doigts, le clignement rare de ses paupières, comme si elle luttait pour rester en elle-même. Il avait toujours cru que les vampires étaient des forteresses d'obsidienne. Mais devant lui, Catherine était de verre fissuré.

Ce n'est qu'à la tombée du crépuscule que la vérité frappa.

Ils se trouvaient dans une chambre du manoir Belmont, une pièce ancienne, vêtue

de bois sombre et d'ombres longues, où le vent sifflait à travers les vitraux fendus. Une lampe à huile projetait une lumière tremblante sur les murs chargés de portraits et de reliques. Catherine s'était assise sur le rebord du lit, droite comme un pilier antique, les mains posées sur ses genoux, ses yeux perdus dans les flammes vacillantes.

Et soudain... elle parla.

Mais ce n'était pas sa voix.

— Tu as brisé ma chambre, petit chasseur. Et maintenant... je viendrai à vous, à travers elle.

La voix était ancienne, résonante, emportée par une vibration étrangère — celle de **Barthley**, la princesse du sang, la fiancée du Néant. Le timbre de Catherine en avait été colonisé, étouffé, noyé dans une musicalité vénéneuse.

— Catherine ? demanda Viktor, sa voix trahissant une peur presque enfantine.

Elle leva les yeux vers lui — mais ce n'était pas elle.

Ses prunelles étaient devenues rouge rubis, sa peau avait pâli encore, comme si la lumière même s'était vidée d'elle. Et dans le creux de son cou, un mince fil de sang coulait... sans blessure apparente.

— Elle est à moi, dit Barthley par sa bouche. Elle m'a regardée. Elle m'a appelée. Je suis entrée comme la pluie entre les fissures.

Viktor recula d'un pas, le souffle court.

— Non. Non, je ne te laisserai pas la prendre.

Un rire clair, cassé, s'échappa des lèvres de Catherine — un rire qu'il n'avait jamais entendu. Il n'était ni doux, ni cruel. Il était... inéluctable.

— Tu crois pouvoir me repousser ? susurra la voix de Barthley, traversant le corps de celle qu'il aimait. Tu crois que ton amour suffit à la sauver ?

Il se précipita vers la commode, ouvrit un vieux coffret, en tira un **crucifix d'argent**, ancien, noirci par les siècles. Le même qui avait appartenu à Richter. Il le serra dans sa paume jusqu'à ce que ses doigts en saignent.

— Catherine... résiste-lui !

Elle se leva brusquement, son corps pris d'un spasme. Des veines sombres s'étendaient le long de son cou, de ses bras. Elle chancela, se prenant la tête entre les mains.

— Viktor... elle est... dans ma tête... elle veut me...

— Alors je vais te sauver !

Et dans un geste de foi brutale, désespérée, il plaqua le **crucifix incandescent** contre la poitrine de Catherine, juste au-dessus de son cœur.

Ce fut une explosion de lumière et de cris.

Elle hurla.

Un cri déchirant, inhumain, un cri de mille douleurs fusionnées en une seule voix. Elle tomba à genoux, les doigts écartés comme des serres, son dos arqué dans une convulsion surnaturelle. Le crucifix brillait d'une lumière divine, brûlait sa chair maudite, et son hurlement devint celui de deux êtres mêlés : Catherine et Barthley, en combat intérieur.

— Viktor, arrête... je t'en supplie... je... je brûle !

Mais il ne bougea pas. Il pleurait. Il priait à haute voix, en latin, les mots rugueux et tremblants :

— Domine Jesu Christe... libera eam... libera animam eius ab umbra aeternitatis...

Et alors...

Un souffle. Une vague invisible. La chambre fut traversée d'un vent glacial.

La lumière s'éteignit d'un coup.

Le silence retomba.

Et Catherine s'écroula.

Viktor la rattrapa, l'enlaça, son cœur battant comme un tambour de guerre. Elle respirait. Faiblement. Mais elle vivait.

Il écarta doucement le crucifix. Une brûlure en forme de croix s'imprimait sur sa poitrine pâle, juste au-dessus de son cœur. Mais ses yeux... ses yeux étaient redevenus les siens : d'un bleu limpide, lavé par les larmes.

— Tu m'as sauvée... murmura-t-elle, d'une voix éteinte.

— Non... c'est toi qui t'es battue. J'ai seulement... tenu la lumière pour toi.

Elle le serra contre elle, comme une enfant perdue dans la nuit.

— Elle est encore là, quelque part... mais elle est repoussée. Pour combien de temps ? Je ne sais pas...

— Assez longtemps pour qu'on la détruise. Ensemble.

Et dans ce serment, prononcé dans l'obscurité d'une chambre hantée, Viktor comprit qu'aimer Catherine n'était pas seulement une folie. C'était une guerre. Une prière en armes. Et qu'il ne pourrait plus jamais reculer.

Chapitre 19 – Le Dernier Sceau

La nuit tomba sans avertir, comme une sentence divine.

Non pas la nuit naturelle, cette obscurité faite pour le repos et les songes.

Mais une nuit surnaturelle, d'encre coagulée, poussée hors des cieux par quelque main ancienne, oubliée, vengeresse.

Au loin, dans les Carpates, un grondement sourd fit trembler les racines mêmes de la terre.

Viktor s'arrêta net dans la vallée, son souffle suspendu dans l'air devenu presque liquide. À ses côtés, Catherine restait figée, les yeux rivés au ciel.

Une **lueur rougeoyante**, malsaine, perça les nuages. L'éclipse avait commencé.

Et dans ce sang céleste, le château d'Elizabeth Barthley émergea des collines mortes, ses flèches sombres lacérant l'horizon. Il ne s'élevait pas tant qu'il revenait — comme un souvenir maudit qu'on aurait tenté d'enterrer dans l'oubli.

— C'est fait... murmura Alucard, sa voix semblable à une prière brisée. Ils ont brisé le dernier sceau.

Catherine chancela, comme si une main invisible l'avait tirée en arrière. Elle se tenait la poitrine, là où la marque du crucifix vibrerait encore sous sa peau.

— Elle m'appelle... elle hurle dans ma tête... Elle renaît... Viktor, elle... elle arrive !

Mais ce n'était pas la voix de la peur. C'était celle du pressentiment. Du destin.

Soudain, une silhouette apparut au sommet du sentier.

Raide. Imposante.

Julius Belmont.

Ses bottes foulaient les rochers comme une procession funèbre. Son visage, taillé dans le marbre et les prières, n'exprimait ni colère, ni amour. Seulement la rigueur d'un héritage qui se refuse à plier.

— Elle t’a contaminé, dit-il simplement. Je l’ai senti, à des kilomètres. Ton sang... n’est plus pur.

Viktor serra les poings.

— Et si mon sang n’avait jamais été pur ? Si ce n’était pas le sang qui sauvait le monde, mais l’âme ?

Julius dégaina lentement son fouet sacré. Le **Crimson Requiem** scintilla dans l’obscurité, sa lanière tressée par les mains de moines morts depuis cinq siècles.

— Tu défends une vampire. Tu l’aimes. Tu trahis notre nom. Tu trahis Richter, Leon, Trevor. Tu trahis moi.

Viktor sortit sa propre arme, l’épée des Héritiers. La lame vibrait de lumière comme un cœur sous tension.

— Je ne trahis personne. Je choisis.

Ils se regardèrent un instant.

Puis le choc éclata.

Fouet contre lame. Ancien contre nouveau.
Père contre fils.

Leurs mouvements étaient des arcs de lumière et des éclairs d'ombre. Le sol tremblait sous leurs pieds. La forêt alentour retenait son souffle, les corbeaux s'envolaient en spirales de cris.

— Tu n'as rien compris, grondait Julius.
L'amour est un piège tendu par les ténèbres. Ce n'est pas ton cœur qu'elle veut, Viktor, c'est ton âme !

— Et toi, tu confonds foi et peur ! Catherine se bat chaque nuit contre ce qu'elle est. Tu crois que c'est facile ? Tu crois qu'il suffit de porter un nom pour avoir raison ?

Un coup fendit le ciel. Julius fut projeté au sol. Il grimaça. Sanglot ou râle ?

Il regarda Viktor, haletant, et pour la première fois, son visage de pierre se fissura.

— Tu lui ressembles... à Richter. Trop.

— Peut-être. Mais je ne le laisserai pas être mon fantôme. Je suis Viktor.

Un silence pesant tomba.

Le vent se leva.

Il portait l'odeur du sang. Du vieux sang, ranimé.

Le château de Barthley brillait maintenant comme une braise d'enfer. Des litanies païennes montaient dans l'air, psalmodiées par la secte cachée derrière les murs d'obsidienne.

Julius se releva lentement.

Puis... il tendit la main vers Viktor.

— Alors va. Marche jusqu'à l'abîme. Mais fais-le avec tout ton cœur, ou ne le fais pas du tout.

Viktor hocha la tête. Le regard qu'il échangea avec son grand-père n'était pas celui du pardon, ni de l'amour retrouvé.

C'était celui de deux guerriers, deux solitudes croisées par le même feu sacré.

Alucard s'approcha. Catherine aussi. Elle posa une main froide sur l'épaule de Viktor.

— Ce château n'est pas seulement un tombeau... c'est un miroir. Prépare-toi à y voir tout ce que tu crains devenir.

Il serra sa main.

Puis ils partirent.

Vers la forteresse d'Elizabeth Barthley.

Vers la fin du monde.

Chapitre 20 – Adieu, Grand-Père

La neige tombait, fine et silencieuse, sur les ruines anciennes. Chaque flocon, comme une prière blanche, se posait sur la pierre brisée, sur les corps inertes, sur les souvenirs figés.

Dans cette vallée oubliée, aux pieds du château ressuscité de Barthley, la terre saignait encore des stigmates du combat.

Le silence... Ce silence...

Celui qui vient après la guerre.

Celui qui précède la mort.

Et Julius Belmont gisait là, au pied d'un obélisque fendillé, sa main crispée autour du manche de son fouet sacré. Son souffle, brisé, haletait entre ses lèvres ensanglantées.

Autour de lui, les ombres s'étaient repliées.

Le général de la secte, un colosse vêtu d'armure d'obsidienne, gît quelques pas plus loin, décapité. La lame de Viktor avait frappé dans un cri de fureur, une

bourrasque d'éclairs et de feu. Mais il était arrivé trop tard.

— Grand-père...

Le mot, si simple, si dérisoire, éclata dans l'air comme un glas d'enfance égarée.

Viktor s'agenouilla auprès de lui, sa main tremblante cherchant le regard clair qui l'avait tant de fois jugé, tant de fois élevé, tant de fois rejeté.

Les yeux de Julius papillonnèrent, couleur de cendres et de lumière ancienne.

— Tu es vivant, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un filet d'éther.

Viktor hocha la tête, les larmes débordant sans pudeur. Il pressa la main de Julius contre sa poitrine.

— Tu m'as sauvé.

Un rictus, à peine, fendit les lèvres du vieil homme.

— Tu n'avais pas besoin de moi. Tu as toujours eu ta propre flamme... Je voulais seulement... te la voler. Pour t'épargner.

— Et je voulais te prouver que j'étais digne de ton nom.

Julius secoua faiblement la tête, chaque mot lui coûtant une année volée.

— Peu importe le sang... dit-il. Peu importe la lignée. Ce qui compte... c'est ce que tu choisis d'aimer. Ce que tu es prêt à défendre. Aime, Viktor. Aime... si tu le peux...

Il toussa, du sang coulant au coin de ses lèvres. Catherine s'approcha, immobile comme une statue de deuil. Son regard brillant de douleur, elle s'agenouilla de l'autre côté.

Julius la vit. Il eut un dernier sursaut d'orgueil, puis... il posa ses yeux sur elle. Et dans un murmure, presque un soupir, il ajouta :

— ...et bats-toi jusqu'au bout.

Et il mourut.

Simplement. Sans éclat. Comme une chandelle qu'on éteint du bout des doigts.

Viktor ferma ses paupières avec une tendresse que jamais il n'aurait cru pouvoir offrir à cet homme, autrefois montagne infranchissable. Puis il se releva. Lentement. Tel un prince dans un royaume détruit. Un héritier sans couronne, sans fierté, mais avec un cœur brûlant de mille serments.

Catherine lui prit la main. Elle tremblait.

— Je n'ai pas de larmes... mais si j'en avais... je les aurais versées pour lui.

— Il t'a vue, murmura Viktor. Enfin. Pour ce que tu es vraiment.

Elle détourna le regard, ses cheveux sombres retombant comme un voile de pénitence.

— Mais ce que je suis... c'est une créature d'ombre. Tu ne peux pas me vouloir. Pas après ça. Pas à l'aube de cette guerre. Je

pourrais... je pourrais te prendre. Dans un instant de faiblesse. Je pourrais...

Elle s'interrompit, et lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il y lut toute la douleur du monde, toute la faim et toute la honte.

— Je pourrais te mordre. Juste là. Maintenant.

Il s'approcha d'elle. Doucement. Comme on s'approche d'un feu sacré.

— Et tu ne l'as pas fait.

Elle ferma les yeux. Un battement de cils. Un souffle.

— Je t'aime, dit-elle, à mi-voix. Mais c'est une malédiction. Je veux te protéger de moi...

Il posa sa main sur sa joue, la caressa du pouce, lentement. Elle frémit, comme si ce contact avait traversé des siècles d'abstinence, de doute et de solitude.

— Tu n'es pas un monstre, murmura-t-il.

Alors il l'embrassa.

Le baiser n'était pas une possession. Ni une faim. Ni une victoire.

C'était un adieu à tout ce qu'ils avaient été seuls. Et l'acceptation de ce qu'ils étaient ensemble.

Une union dans la nuit.

Un pacte de cendre et de lumière.

Quand leurs lèvres se séparèrent, le monde semblait s'être tu.

Autour d'eux, la neige continuait de tomber.

Mais au loin, dans les hauteurs du château noir, les cloches anciennes de Barthley résonnaient déjà, appelant les damnés à la dernière bataille.

Et Viktor Belmont, désormais seul héritier d'une lignée brisée, se mit en marche. Son regard vers l'ombre. Son cœur dans la lumière.

Chapitre 21 – *Le Château Noir*

La terre elle-même semblait repousser le château. Comme si, dans un sursaut d'instinct, la pierre, l'arbre et le ciel avaient tenté d'échapper à son retour.

Le Château Noir de Barthley s'était élevé au cœur des Carpates comme une cicatrice faite à la chair du monde. Ses tours inversées, semblant naître de la voûte céleste elle-même, défiaient toute logique architecturale. Des escaliers pendaient à l'envers. Les couloirs se recourbaient comme les boyaux d'un corps malformé. Le marbre noir pulsait sous les pas, vivant, gémissant parfois comme si le château avait une bouche — et qu'il rêvait encore.

Viktor Belmont posa un pied sur le sol de la première salle. La température chuta brutalement. Le temps, lui, sembla s'étirer. Derrière lui, Catherine frissonna, ses yeux s'élargissant d'un éclat surnaturel.

— Ce lieu... respire. murmura-t-elle. Il n'a pas seulement été bâti... il a été engendré.

Alucard, immobile derrière eux, observa les hautes colonnes en spirale qui s'élevaient à l'infini — ou peut-être se perdaient-elles dans le sol, tout dépendait du point de vue.

— Le Château est une mémoire... devenue chair, dit-il. Elizabeth Barthley ne l'a pas reconstruit. Elle l'a rappelé à l'existence. Et il est revenu... affamé.

Ils avançaient, lentement, dans un couloir tapissé de miroirs fêlés. Viktor tendit la main vers l'un d'eux — son reflet, d'abord banal, changea. Il se vit adolescent, enfant même. Puis vêtu d'une robe noire, les yeux vides. Puis... sanglant. Il détourna les yeux.

— Illusions, dit Alucard. Mais puissantes. Chaque pièce est un piège psychique. Un souvenir volé. Une blessure ravivée.

La salle suivante était une chambre d'enfant, figée dans une lumière dorée. Une musique de boîte à mélodie y jouait doucement une berceuse oubliée. Des jouets de bois étaient disposés avec soin... et dans le berceau vide, un poignard couvert de sang noir.

Catherine s'arrêta net.

— C'est la chambre de Richter, souffla-t-elle.

Viktor se retourna.

— Comment peux-tu...

— Je l'ai vue. Une fois. Dans ses rêves. Il m'avait montré cette pièce... la seule où il se sentait vulnérable.

Elle marcha lentement jusqu'au berceau, tendit la main vers le poignard. À l'instant où ses doigts touchèrent le manche, la pièce trembla. Les murs se couvrirent de veines sombres. Des cris, étouffés, surgirent des murs.

— Il s'est cru abandonné, dit Catherine. Toute sa vie. Même entouré. Et moi... je n'ai jamais pu le consoler.

Alucard posa la main sur son épaule.

— Ceci n'est pas ton passé. Ce sont ses regrets à elle. Barthley. Elle se nourrit de ce

que nous avons perdu. Elle t'a vu aimer Richter. Elle s'en servira.

Viktor, pâle, les observait. Puis il parla, d'une voix sourde :

— Je ressens sa présence. Ici. Partout. Comme si elle était devenue les murs. L'air. Le froid.

Ils entrèrent dans une salle renversée, un hall de bal suspendu au plafond. Les lustres pendaient vers le sol, et les ombres dansaient à l'envers, sans corps. Des éclats de voix se firent entendre — des rires, des soupirs. Puis une voix s'éleva, langoureuse, noble :

— Bienvenue... enfants de l'oubli.

Viktor tourna sur lui-même. Catherine serra sa main.

— Ce n'est pas elle, dit-elle. Ce sont ses pensées. Ses fragments.

Une silhouette apparut au centre de la pièce — une femme vêtue d'une robe d'un rouge profond, sans visage, les cheveux flottant

comme dans l'eau. Elle se mit à danser. Et autour d'elle, les murs changèrent.

Une crypte. Un tombeau. Puis un champ de bataille. Puis le salon d'un manoir gothique. Les souvenirs s'enchaînaient comme des battements de cœur. Chaque pièce était une époque. Chaque porte, une fracture du temps.

— Nous sommes dans un labyrinthe de mémoire, dit Alucard. Elle a inversé le château. Elle l'a rendu... rêve.

Ils passèrent une arche faite d'ossements fondus. La pièce suivante était une réplique presque exacte du manoir Belmont. Viktor s'immobilisa.

— C'est chez moi.

Mais les tableaux portaient les visages de vampires. Sa mère, son père, même Julius, transformés. Et au centre, un Viktor aux crocs d'albâtre, les yeux creusés par le plaisir du sang.

Catherine s'avança. Elle effleura le tableau du doigt.

— C'est ce qu'elle te propose, dit-elle. Un avenir où tu serais roi. Avec moi à tes côtés. Immortels. Inhumains.

Viktor la regarda. Ses yeux étaient clairs, mais emplis de feu.

— Ce n'est pas ce que je veux. Ce n'est pas ce que je suis.

Elle baissa les yeux.

— Et si je m'y laissais tenter ?

Il tendit la main, la caressa doucement.

— Alors je te suivrais. Mais je passerais ma vie à te rappeler qui tu es.

Ils traversèrent une antichambre de miroirs liquides. Dans chacun, un souvenir. Viktor vit Julius tenir un bébé dans ses bras. Catherine vit Richter prier dans une crypte, en silence. Alucard vit sa mère, brûlée vive, encore et encore.

Ils ne dirent rien.

Mais dans leur silence, les souvenirs
faisaient corps. Et le château les avalait.
Chaque pas, plus profond. Chaque porte,
plus intime.

Ils comprirent alors que la dernière salle...
serait peut-être leur propre tombeau.

Et pourtant, ils continuèrent. Main dans la
main. Dans l'ombre vivante de Barthley.
Dans le ventre du passé devenu chair. Car
l'amour, lorsqu'il est véritable, n'a plus peur
de s'y perdre.

Chapitre 22 — *Le Cœur de la Comtesse*

Le silence, dans le cœur du Château Noir, était plus insupportable que n'importe quel hurlement.

Il n'y avait plus de murs, plus de plafonds. Plus d'espace définissable. Tout autour de Viktor, Catherine et Alucard, l'univers semblait s'être effondré dans une chambre de velours noir et de lumière cramoisie. L'air avait l'odeur lourde du sang ancien, de la rose fanée et du feu de suie. Et le silence... ce silence... avait le poids d'un millénaire.

Alors elle parla.

— Enfin... murmura une voix féminine, douce comme du vin, aiguë comme du verre fendu.

La pièce — ou peut-être était-ce une cathédrale souterraine, peut-être le cœur battant d'une bête cosmique — s'illumina d'un seul battement. La lumière naquit d'un trône d'obsidienne enchâssé dans un

monticule d'ossements blanchis. Et elle était là.

Elizabeth Barthley.

Le sang de Dracula, la princesse du vide, la matrice d'ombres. Elle se leva dans une grâce surnaturelle, vêtue d'une robe faite de soie noire et d'ailes de chauve-souris. Sa chevelure retombait comme une cascade d'encre. Ses yeux n'étaient pas des yeux : ils étaient des abîmes vivants, des miroirs d'époques mortes. Autour d'elle, les murs tremblaient. Les pierres transpiraient. Et chaque pas qu'elle fit résonnait comme un coup de glas dans la poitrine de ceux qui l'observaient.

Elle s'arrêta devant Catherine.

— Ma fille... ma sœur... mon rêve oublié...

Catherine tressaillit. Elle tenta de parler, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Barthley la contempla longuement, comme un peintre regardant sa toile inachevée.

— Tu portes l'élégance de nos morts. La pudeur des âges. Mais surtout... Elle sourit, et le sourire était d'une beauté effroyable. ...tu portes encore ce qu'ils ont perdu : un cœur. Je te sens, Catherine. Je te bois, sans que tu ne t'en rendes compte.

Viktor fit un pas en avant.

— Ne lui parle pas comme si elle t'appartenait.

Les yeux de Barthley glissèrent lentement sur lui. Elle pencha la tête, presque amusée.

— Oh, l'héritier de la croix. Le dernier feu d'un brasier éteint. Elle ricana doucement. Tu m'amuses, petit Belmont. Tu viens armé d'un fouet, d'un nom, et d'un cœur que tu ne comprends même pas. Et tu crois pouvoir rivaliser avec une éternité de désir ?

Catherine recula, troublée.

— Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi m'appelles-tu ainsi ?

Barthley lui tendit la main, paume vers le haut. Autour d'elles, les ombres se mirent à

danser, formant des silhouettes translucides de femmes, de vampires, de reines oubliées.

— Parce que tu es moi. Ou du moins... ce que j'aurais pu être si j'avais eu ton innocence, ta douleur, ton rêve. Elle marqua une pause. Je te reconnais, Catherine Solange. En toi, vivent les réminiscences de nos soifs. Et je t'offre...

Elle étendit les bras.

— ...le royaume. Le vrai. Le seul. Celui de la Nuit. Loin de leurs jugements. Loin de leurs croix. Loin des morsures du temps.

Un frisson traversa Catherine. Son regard passa de la silhouette spectrale de Barthley au visage inquiet de Viktor.

— Tu veux que je trahisse ?

— Je veux que tu sois libre, répondit Elizabeth. Libre d'aimer sans honte. De désirer sans chaîne. D'embrasser ta nature sans t'enfuir. As-tu aimé Richter ? Peut-être. Aimes-tu Viktor ? Sans doute. Mais aucun d'eux ne t'offrira ce que je t'offre : un

empire de lumière noire. Un trône taillé dans la nuit. Et une éternité sans douleur.

Alucard s'interposa, sa cape flottant derrière lui comme une aile.

— Tu joues avec elle, Barthley. Comme tu l'as fait avec toutes les autres. Tu transformes leurs failles en armes.

Barthley s'adoucit. Ses traits prirent presque un aspect maternel. Elle regarda Alucard avec une étrange affection.

— Adrian... Toujours à te réfugier dans la morale. Toi qui es né de la plus tragique des unions. Ne comprends-tu donc pas ? Je ne lui tends pas un piège. Je lui tends... une clef.

Catherine ferma les yeux.

— Si je te suivais... que deviendrait-il ? demanda-t-elle en désignant Viktor.

Barthley ne répondit pas tout de suite. Elle s'approcha de Viktor, lentement, et posa un doigt glacé sur sa poitrine.

— Il mourrait. Bien sûr. Elle le regarda dans les yeux. Mais il mourrait dans l'extase. Dans ton souvenir. Et n'est-ce pas mieux que de vieillir, et de te perdre ?

Viktor recula. Il tremblait. Non de peur. Mais de rage.

— Catherine, n'écoute pas. Tu n'es pas ce qu'elle croit. Tu n'es pas un fragment. Tu n'es pas une ombre. Tu es... Il s'approcha. ...mon présent. Et si tu veux fuir, fuis. Si tu veux rester, reste. Mais ne laisse pas cette chose te dire qui tu es.

Le silence revint.

Puis Catherine parla, d'une voix ferme :

— Elizabeth... tu es sublime. Tu es la mémoire de ce que j'aurais pu devenir... si j'avais cédé à la nuit. Mais moi, je veux encore aimer. Je veux encore sa chaleur. Ses doutes. Sa mortalité. Je choisis... la fin. Plutôt qu'une éternité sans lumière.

Un grondement sourd traversa le château.

Barthley recula lentement. Son visage se fissura d'un éclat de tristesse, puis d'un éclat de colère.

— Alors je te briserai. Comme j'ai brisé toutes celles qui ont cru pouvoir aimer la lumière.

Et elle disparut dans un souffle de cendres parfumées.

La chambre se contracta. Le trône s'effondra. Les ombres hurlèrent, mais le trio resta uni. Catherine tremblait. Viktor la prit dans ses bras.

— Tu as refusé un empire pour moi, murmura-t-il.

— Non, dit-elle. J'ai refusé un empire pour nous. Mais je sais que la nuit n'oubliera pas.

Alucard, dans l'ombre, regardait la scène. Et pour la première fois depuis des siècles, il sentit quelque chose de presque éteint en lui frémir à nouveau.

L'espoir.

Chapitre 23 – Les Miroirs du Temps

Le couloir était un puits sans fin tapissé de miroirs, et chacun semblait battre d'une pulsation propre, comme des cœurs de verre vivants. Les murs respiraient doucement, exhalaient des soupirs à peine audibles, des échos de vies non vécues. Viktor Belmont s'avavançait prudemment, la main serrée sur le manche de son fouet, mais c'était un autre type de menace qui l'attendait ici. Pas de crocs. Pas de griffes. Seulement... le passé. Et les reflets du passé qui n'ont jamais été.

Catherine suivait à quelques pas derrière lui, sa longue robe de cuir crissant doucement à chaque pas, et ses yeux sombres s'accrochant aux miroirs comme à des souvenirs enfuis. Alucard s'était arrêté à l'entrée du couloir, comme si cette épreuve n'était pas la sienne. Ce chemin, ils devaient le parcourir seuls.

— Ce lieu... n'est pas fait de pierre, murmura Catherine. Il est fait de regrets.

Elle s'arrêta devant un miroir légèrement fendu. Un filet de givre en étoile ornait la surface, et pourtant il semblait tiède à son toucher. Lorsqu'elle posa la paume contre le verre, celui-ci s'éclaira d'une lumière pâle, et une scène s'anima dans ses profondeurs.

Richter Belmont apparut.

Pas comme elle l'avait vu dans ses souvenirs : jeune, rayonnant, à l'aube de son héritage. Non. Ici, il était plus vieux, les cheveux poivre et sel, assis devant un feu de cheminée. Catherine était à ses côtés, humaine. Rieuse. Heureuse. Leur main se touchaient.

Catherine suffoqua.

— Ce n'est pas réel... souffla-t-elle. Mais je peux le sentir. La chaleur. L'odeur du bois. Même la tendresse dans ses yeux.

Viktor se retourna, la voix tendue.

— Ne regarde pas trop longtemps. Ce château veut te voler.

Mais Catherine s'approcha encore. Le miroir montra alors une autre scène : Richter mourant. Sur un champ de bataille d'un autre temps. Sa gorge percée. Catherine, vampire, hurlant au-dessus de son corps. Encore une fois, une autre version. Richter hurlait des imprécations contre elle, la rejetait. Puis encore une : Richter embrassant sa main couverte de sang. Puis mourant.

Encore. Et encore.

Elle recula, les mains tremblantes, les larmes silencieuses.

— Il ne vit jamais. Peu importe l'époque. Peu importe mes choix... Il meurt toujours.

Elle tituba contre un pilier, le front en sueur. Viktor posa la main sur son épaule, mais elle le repoussa doucement.

— Je dois affronter ça seule, dit-elle. J'ai rêvé de mille futurs avec lui... mais je ne l'ai jamais sauvé. Même pas une fois.

Elle leva les yeux vers Viktor, le regard lavé par la douleur :

— Est-ce que tu crois... qu'on peut aimer quelqu'un d'autre sans avoir cessé d'aimer celui d'avant ?

Il hésita. Il n'était pas un poète. Mais la douleur, elle, lui avait appris quelques vérités.

— Je crois qu'on aime toujours avec la même blessure. Mais c'est la personne qui fait de cette blessure une cicatrice... ou un tombeau.

Catherine baissa les yeux.

— Et toi ? Que te montrent-ils, ces miroirs ?

Viktor détourna la tête. Il savait. Un miroir s'était allumé pour lui aussi.

Il marcha à contrecœur vers la paroi de verre. Là, un autre lui l'attendait : plus pâle, plus fort, les yeux rougeoyants. Un Viktor vampirisé, assis sur un trône de pierre dans une cathédrale noire, tenant le fouet sacré

dans une main — et le crâne d'un chasseur dans l'autre.

Il vit ce double parler à des serviteurs morts, des goules, des créatures qu'il aurait chassées naguère.

Il vit une Catherine vampire, assise à ses côtés. Ils régnaient ensemble.

Puis une autre vision. Il était seul. Vieux. Le fouet accroché à un mur poussiéreux. Catherine morte, ou perdue. Julius enterré dans une tombe oubliée. Alucard retourné à son sommeil.

Et lui, assis sur une chaise, à regarder une bague. En silence.

Il recula comme frappé d'un coup.

— Est-ce cela qui m'attend ? gronda-t-il. La solitude ? Ou la corruption ?

Il frappa le miroir du poing. La surface se fendilla, mais ne céda pas. Et dans les éclats de verre, son double vampirique lui sourit.

— Ce château me hait, murmura-t-il. Mais il me connaît.

Il tomba à genoux.

Catherine vint à lui, les mains tendues.

— Tu ne deviendras pas ça, dit-elle. Pas tant que je serai là.

— Et si toi, tu n'étais plus là ? demanda-t-il, ses yeux plantés dans les siens.

Elle déglutit.

— Alors ne me laisse pas partir.

Un silence.

Puis une rumeur.

Le château grondait. Le couloir vibrait. Une brume noire glissa sur le sol. Un autre miroir se brisa de lui-même... et du verre s'éleva une silhouette.

Viktor.

Mais un Viktor vampirique. Le même que celui du miroir.

— Tu as peur de moi, dit la créature. Sa voix était la sienne... mais vidée d'âme. Tu as peur de ce que tu pourrais devenir. Alors affronte-moi.

Il dégaina son fouet.

— Je n'ai pas peur de toi. Je suis venu pour te détruire.

Le double se jeta sur lui, rapide, bestial. Le fouet claqua, mais la créature se rétablit, ses yeux luisants de moquerie.

— Chaque Belmont peut devenir ce qu'il hait. C'est notre secret. Tu crois être fort ? Tu n'es que l'écho d'une lignée mourante.

Ils s'affrontèrent dans un ballet de coups, de flammes et de morsures. Catherine voulut intervenir, mais la salle se referma autour d'eux, les isolant. Le fouet s'enroula autour du cou du double vampirique, et Viktor hurla, dans un mélange de douleur et de fureur :

— Je ne suis pas toi ! Je suis le dernier fils d'une lignée qui ne cède pas !

Le miroir explosa, et avec lui, la créature disparut.

Il tomba à genoux, le souffle coupé.

Catherine le rejoignit, agenouillée à ses côtés, le visage blême.

— Tu t'es battu contre toi-même... et tu as gagné.

— Pas encore, répondit-il, haletant. Mais je t'ai encore... et c'est ma seule force.

Elle posa son front contre le sien. Dans ce château inversé, dans ce monde de reflets, ils n'étaient plus que deux êtres accrochés l'un à l'autre pour ne pas sombrer.

— Continuons, murmura-t-elle. Avant que le passé ne nous réclame pour toujours.

Et main dans la main, ils franchirent la salle des miroirs... sans jamais regarder en arrière.

Chapitre 24 – *Le Rituel*

La tour s'élevait comme une épine d'obsidienne dans les cieux sanglants, griffant le ventre de l'éclipse qui régnait sur les Carpates. De là-haut, tout semblait figé dans un autre temps — les montagnes aux crêtes muettes, les forêts mortes de froid, les brumes qui dansaient comme des âmes égarées. Et au sommet de cette tour, un sanctuaire circulaire baigné d'une lumière cramoisie où chaque pierre semblait porter la mémoire du sang versé.

Ils étaient seuls. Catherine et Viktor.

Loin du tumulte. Loin de la guerre. Loin du spectre de Julius, des reproches, de la secte et même d'Alucard. Ici, le monde semblait suspendu dans le battement d'un cœur. Un instant où rien n'existait que le silence. Et eux deux.

Catherine s'appuyait contre un pilier fendu, les bras croisés, comme pour se contenir. Son regard balayait le ciel, puis revenait toujours à Viktor. Lui, droit mais tourmenté,

s'approchait lentement, comme on s'avance vers un feu auquel on craint de se brûler.

— Ce lieu est ancien, dit-elle enfin, la voix presque étouffée. Un autel. On y menait les Rites de Sang, bien avant que le nom de Barthley ne souille les livres interdits.

Viktor posa la main sur la rambarde, et son regard s'accrocha au sien.

— Et toi ? Vas-tu répéter leur rite ? Ou le briser ?

Elle détourna les yeux. Ses lèvres tremblaient.

— Je suis un être brisé, Viktor. Pas une héroïne. Pas même une rédemption.

Il s'approcha. Le vent souffla, soulevant ses cheveux, lui donnant l'allure d'un chevalier d'un autre siècle — mais ses yeux étaient ceux d'un homme, fatigué, écorché, mais sincère.

— Tu es plus que ce que tu crois. Tu m'as appris quelque chose que ni mon fouet, ni

ma lignée, ni même Julius ne m'avaient enseigné.

Elle le fixa, interdite.

— Et qu'est-ce que je t'ai appris ?

Il posa sa main contre sa joue. Son pouce effleura la larme qui menaçait.

— Que l'éternité... ce n'est pas vivre pour toujours. C'est ne jamais oublier.

Elle hoqueta doucement, ses lèvres s'ouvrant sous l'émotion.

— Tu... tu dis cela comme si tu voulais me garder dans ta mémoire pour l'éternité.

— Non, répondit-il en s'approchant encore, ses lèvres si près des siennes. Je le dis parce que je veux vivre avec toi ce que les siècles ne peuvent effacer.

Le baiser fut d'abord une hésitation. Puis une libération.

Il était lent, profond, brûlant d'une tendresse que seuls les cœurs ayant trop

souffert peuvent offrir. Ses mains s'égarèrent dans ses cheveux, et elle trembla dans ses bras comme si elle venait de renaître. Il la tenait comme on tient une chose précieuse qu'on craint de briser. Et elle l'embrassait comme on embrasse le souvenir d'un rêve trop beau pour être vrai.

Mais au loin, un son. Une vibration. Une prière ancienne, murmurée par mille voix mortes.

Le sol de la tour vibra. Une lumière noire monta de la base du château. Et dans les cieux, un halo de feu s'ouvrit comme un œil démoniaque.

— Le rite commence... murmura Catherine.

Ils se détachèrent l'un de l'autre à contrecœur.

— Barthley... continua-t-elle, le souffle court. Elle a lancé le Rite de Pureté. Elle veut purifier l'âme du monde. Elle veut effacer les humains, les imparfaits, les cœurs fêlés. Elle veut un monde sans souvenir. Un monde sans douleur.

— Et sans amour, dit Viktor. Un monde de silence et de froid.

Une larme roula sur la joue pâle de Catherine.

— Elle croit que les vampires sont parfaits parce qu'ils ne vieillissent pas. Parce qu'ils n'oublient rien. Mais elle se trompe. Ce qu'elle appelle perfection, c'est le refus de ressentir.

La tour se fissura lentement. Le vent s'engouffra comme un hurlement. Des visages s'élevaient dans la fumée au loin, des âmes arrachées, des prières étouffées.

— Je dois choisir, dit-elle. Et je le fais maintenant.

Elle fit un pas vers lui. Ses yeux brillaient d'une lumière nouvelle.

— Je choisis toi, Viktor Belmont. Non pas malgré ce que tu es, mais à cause de ce que tu es. Humain. Mortel. Et capable d'aimer jusqu'au dernier souffle.

Il prit sa main. Leurs doigts s'entrelacèrent.

— Alors luttons, dit-il. Pas pour l'éternité, ni pour la lignée. Mais pour cette minute. Cette tour. Ce moment. Et pour ce que nous avons trouvé ici.

Elle hocha la tête, les larmes ruisselant sans honte.

— Alors que les cieux s'écroulent, je te suivrai. Même si cela signifie la fin de mon espèce. Même si cela me coûte la dernière goutte de sang.

Dans le ciel, le rituel lançait ses lueurs finales. Le monde tremblait. Le sang des anciens dieux vibrait dans les airs.

Mais eux deux, au sommet du monde, étaient calmes. Deux âmes unies par l'amour. Contre la pureté. Contre l'oubli.

Ils s'embrassèrent à nouveau. Et cette fois, le monde entier pouvait brûler.

Chapitre 25 – La Bataille

Le Château Noir respirait comme une bête. Ses couloirs de marbre noir pulsé d'un sang ancien, ses colonnes s'arquaient vers un plafond invisible, dans un crépuscule éternel qui semblait ignorer les lois de la lumière. Chaque pas de Viktor Belmont résonnait comme un glas dans l'immense nef qui menait au sanctuaire. Ses bottes martelaient un sol fait de pierre brisée et de verre liquéfié, alors que derrière lui, Catherine avançait avec cette grâce spectrale que seuls les immortels possédaient, et qu'Alucard – silencieux, mais éveillé – incarnait dans sa solitude surnaturelle.

Au bout du chemin, le trône s'érigait. Sculpté dans une matière indéfinissable, entre ossements blanchis et métal vivant, il accueillait la silhouette resplendissante d'Elizabeth Barthley.

Elle se leva.

Sa robe semblait tissée de nuit et de sang. Ses cheveux flottaient comme dans une eau

lourde, auréolant son visage d'une beauté inhumaine. Ses yeux, deux rubis liquides, s'arrêtèrent sur Catherine, puis sur Viktor. Elle sourit, et la pièce se refroidit.

— "Ainsi, vous êtes venus jusqu'ici. L'amant, la fille maudite, le fils du roi-démon. La dernière danse est pour vous."

Sa voix se déversa dans la pièce comme du miel empoisonné.

Alucard fit un pas en avant. Sa cape s'ouvrit comme les ailes d'un corbeau.

— "Elizabeth. Cela doit finir ici. Tu n'es qu'un écho, une erreur réécrite. Le monde n'a plus besoin de toi."

Elle rit. Son rire brisa l'air comme une lame invisible. D'un geste, elle fit apparaître une épée noire – une lame chantante, faite d'ombres condensées. Catherine frissonna.

— "Tu es toujours aussi solennel, Arikado. Et toi, Catherine... ma douce Catherine. Tu aurais pu être à moi. Je t'aurais donné un royaume."

Catherine serra les dents. Elle répondit avec une douleur contenue :

— "Tu m'aurais donné un tombeau. Je choisis la vie, même courte, à ton éternité froide."

Barthley haussa un sourcil. — "Et l'amour ? Tu crois qu'il te sauvera ?"

Viktor brandit le Vampire Killer, le fouet étincela dans la pénombre.

— "L'amour n'est pas fait pour sauver. Il est fait pour lutter."

Barthley s'élança.

Le sol trembla. La salle entière se transforma – les murs devinrent mouvants, les fresques prirent vie et les ombres prirent chair.

Le choc entre les trois combattants fut tellurique. Alucard engagea Elizabeth avec une grâce démoniaque, sa lame d'argent rencontrant l'acier d'ombre. Leurs mouvements étaient une danse ancienne – deux entités immortelles dont chaque coup

contenait des siècles de haine et de tristesse.

Viktor bondit, le fouet claqua contre le mur, se tendit, et attrapa le bras gauche d'Elizabeth, l'arrachant un instant à son duel. Elle hurla, mais dans ce cri, il y avait du plaisir. Elle disparut, réapparut derrière lui. Le fouet frappa l'air. Elle l'esquiva comme un mirage.

Catherine se lança sur elle. Ses crocs sortirent sous la douleur, mais elle ne mordit pas. Elle frappa avec ses ongles, ses poings, ses larmes. Le combat devint chaos. Chaleur. Pleurs.

Elizabeth hurla en invoquant une tempête de feu violet. Les colonnes fondirent. Alucard fut projeté contre un mur de cristal, puis avalé par un gouffre d'ombres.

— "ARIKADO !" cria Viktor.

Mais il n'y avait plus de réponse.

Viktor se retourna. Barthley s'était jetée sur Catherine, la lame sombre perça son flanc.

Le cri de Catherine brisa le cœur de Viktor.
Il courut. Le fouet se transforma dans sa
main, brûlant de lumière.

Il frappa.

Barthley fut projetée en arrière, blessée –
pas vaincue.

Viktor tomba à genoux auprès de Catherine.

Du sang noir perlait de sa plaie. Ses lèvres
tremblaient.

— "Je... je ne voulais pas qu'il voie ça. Pas
toi."

— "Je suis là, Catherine. Je suis là."

Elle sourit, ses yeux brillants de larmes.

— "Dis-moi que je suis encore... humaine...
un peu."

Il posa son front contre le sien.

— "Tu es plus humaine que nous tous."

La lumière s'éteignit un instant dans la salle.
Barthley se releva, immense et
monstrueuse, auréolée d'ailes faites
d'ombres et de feu. Elle n'était plus femme.
Elle était Reine.

Et la bataille... n'était pas terminée.

Chapitre 26 – L’Empalement

Le château d’Elizabeth Barthley gémissait. Les pierres criaient, les couloirs se dissolvaient, comme si le temps lui-même refusait de poursuivre. Au centre de la grande nef effondrée, là où la lumière ne perçait que par fragments à travers les arches brisées, Viktor Belmont se tenait seul.

Autour de lui, les vestiges de la bataille jonchaient le sol : colonnes pulvérisées, éclats d’ossements vampiriques, volutes de sang séché comme de la cendre dans l’air. Le Vampire Killer luisait faiblement dans sa main, blessé lui aussi, comme un fragment de divinité mourante.

Et elle était là.

Elizabeth.

Sublime, encore. Monstrueuse, à présent. Déployée dans toute l’arrogance de son éternité.

Ses ailes de ténèbres battaient lentement, suspendues dans un ciel qui ne contenait plus rien d'humain. Sa robe se fondait dans le sol comme une traînée de corruption, et ses yeux — deux gouffres rougeoyants — scrutaient Viktor avec une tendresse cruelle.

— "Tu es seul maintenant, chasseur. La lignée de Belmont n'est plus qu'un murmure. Alucard est tombé. Catherine agonise. Et toi..." Elle s'avança. "Toi, tu n'es qu'un homme."

Viktor ne bougea pas. Son souffle était court. Une plaie ouverte à la cuisse le faisait saigner abondamment, mais il tenait encore debout.

— "Un homme... peut encore faire saigner une immortelle."

Il leva le fouet.

Un éclair de lumière, un hurlement de la créature. Le Vampire Killer claqua comme un tonnerre divin, frappant Barthley en pleine poitrine. Elle recula sous l'impact,

surprise par la puissance du dernier descendant.

— "Tu crois que ce fouet pourra tout sceller ?", grogna-t-elle, les bras levés. "Je suis au-delà de la mort, Viktor Belmont ! Je suis l'âme de tous les sangs, la Mère du Néant !"

Elle fondit sur lui.

Viktor esquiva de justesse, fit tournoyer le fouet, le fit s'enrouler autour de l'un de ses bras d'ombre, et tira violemment. Elizabeth tomba à genoux, hurlante. Il se jeta sur elle, et planta la dague sacrée dans le cœur qu'il avait découvert à travers des heures de combat et d'archives — ce cœur astral, dissimulé dans sa cage thoracique comme une étoile noire.

Le hurlement qu'elle poussa fit vibrer le château tout entier. Des fissures s'ouvrirent, des statues s'effondrèrent, et des rivières de sang commencèrent à jaillir des murs.

Elle le frappa.

Une lame d'ombre, fine, longue, comme un dard issu de sa propre essence, transperça Viktor sous les côtes. Lentement. Cruellement. Comme un amant qui entre.

Son souffle fut coupé. Le sang jaillit de sa bouche, et sa main lâcha la dague. Le fouet se mit à briller de lui-même, serpentant autour du corps d'Elizabeth, resserrant ses liens anciens, antiques, sacrés.

— "Non... non ! JE SUIS ÉTERNELLE !", cria-t-elle, alors que la lumière sacrée commençait à la dissoudre.

Elle se tordit, hurla, s'arracha à elle-même dans un chaos de flammes et d'ombres, tandis que le fouet se refermait en spirale autour d'elle, la liant dans une prison de lumière. Et dans un dernier cri — si humain, si brisé — elle fut scellée.

Le silence tomba. Une paix glacée. Une respiration suspendue.

Viktor tituba.

Il leva les yeux vers la haute verrière brisée.
Au loin, à travers le brouillard, il aperçut un
premier rayon d'aurore. Le soleil. Timide.
Hésitant. Comme s'il craignait de regarder.

Il s'effondra à genoux.

Du sang noir et vermeil coulait sur ses
flancs. Ses mains tremblaient. Il ne sentait
plus ses jambes.

Une ombre glissa à ses côtés. Catherine.

Elle rampa jusqu'à lui. Elle était pâle, les
yeux creusés, le corps lacéré. Mais elle était
vivante. Plus qu'une fois depuis des siècles.

Elle prit son visage entre ses mains,
pleurant sans larmes.

— "Non... Viktor. Tu n'as pas le droit... pas
après tout ça."

Il la regarda, et sourit. Faiblement. Mais
avec cette lumière dans les yeux qu'elle
n'avait jamais vue chez Richter. Une lumière
humaine.

— "Le soleil... il se lève...", murmura-t-il.
"C'est... beau."

— "Ne parle pas. Ne ferme pas les yeux. Tu ne dois pas..."

Il posa sa main sur la sienne. Ses doigts se mêlèrent.

— "Je t'ai aimée... Catherine. Pas malgré ce que tu es. À cause de ce que tu es."

Elle sanglota. Son front contre le sien.

— "Je peux... je peux te sauver. Si tu veux. Si tu acceptes..."

Elle ouvrit la bouche. Les crocs. La morsure. Le pacte.

Viktor hésita. Un instant.

Chapitre 27 – Le Baiser de l'Éternité

Le château hurlait.

Ses pierres pleuraient, ses murs saignaient, ses tours s'effondraient une à une comme les souvenirs d'un cauchemar qui s'éteint.

Dans le ciel, les nuées s'ouvraient lentement, douloureusement, comme une plaie divine.

La lumière perçait, dorée, silencieuse, intrusive dans ce royaume d'ombres et de sang.

Et au cœur du délabrement, deux êtres s'étreignaient comme les derniers survivants d'un monde qui n'avait jamais été fait pour eux.

Catherine tenait Viktor contre elle. Son corps encore chaud, encore vibrant de la vie qu'il abandonnait peu à peu. Le sceau s'était refermé autour de Barthley, la Comtesse de minuit, déchirée dans son essence, hurlante, piégée à jamais dans un écho astral que nul ne pourrait atteindre.

Mais Viktor...

Viktor agonisait.

Et Catherine pleurait.

Pas de ces pleurs bruyants et convulsifs, non. De ceux qui glissent lentement, sans bruit, de ceux qui ne naissent pas dans les yeux, mais dans l'âme même. Chaque larme semblait vieillir son visage, accentuer sa beauté tragique.

Elle était penchée sur lui, les lèvres tremblantes, le front collé contre le sien. Le sang s'infiltrait entre ses doigts, se mêlait à ses gants déchirés, se collait à sa peau comme un serment. Elle le regardait, comme on regarde une étoile qui meurt dans l'espace infini. Une lumière que l'on sait éteinte, même si elle brille encore à nos yeux.

— « Viktor... », murmura-t-elle, dans un souffle, comme une prière.

— « Je suis là... », répondit-il faiblement, sa voix râpeuse, sa poitrine à peine soulevée.

Elle le prit dans ses bras, son regard errant sur la gorge offerte, sur cette artère battante qu'elle sentait encore pulser faiblement sous sa main. Il était si chaud. Si vivant encore.

Et pourtant...

— « Tu n'as plus de temps... », dit-elle. « Je sens ton cœur... il s'épuise. Il s'arrête... comme les feuilles mortes qui tombent une à une... »

— « Alors arrête le temps... », dit-il.

Elle le regarda, ses yeux couleur nuit s'élargissant, brûlant d'une terreur sacrée.

— « Si je le fais... il n'y aura plus de retour. Tu ne seras plus un Belmont. »

Un sourire passa sur ses lèvres pâlies.

— « Je ne suis plus qu'un homme... un homme qui t'aime. Et l'amour... est au-delà des noms. »

Ses doigts se crispèrent contre sa nuque, et il murmura, haletant, chaque mot comme une offrande :

— « Je veux rester avec toi. Pour l'éternité.
»

Elle ferma les yeux. Ses crocs s'étendirent lentement, irrésistiblement, et elle sentit leur pointe effleurer la peau de sa gorge.

Un souffle. Un battement.

Elle hésita.

— « Viktor... », sanglota-t-elle. « Dis-moi que tu ne me haïras jamais... que tu me pardonneras ce que je m'apprête à faire... »

Il leva la main, la posa sur sa joue.

Elle frissonna.

— « Je ne pourrai jamais haïr celle qui m'a sauvé... du néant. »

Alors elle l'embrassa.

Pas un baiser de passion, ni de désir, mais un baiser d'éternité. Un adieu au monde. Une bénédiction et une malédiction tissées dans le même souffle.

Et puis... elle le mordit.

Avec une lenteur infinie.
Avec une tendresse désespérée.
Comme on touche un secret interdit.

Le sang jaillit, chaud, dense, vivant. Il explosa dans sa bouche comme un vin sacré, une offrande divine. Elle pleura en buvant, le tenant fermement contre elle, le sentant se raidir, se tendre, puis s'abandonner.

Autour d'eux, le château s'écroulait.
Des pierres millénaires tombaient comme des larmes de géant.
Le plafond se fendait. Les colonnes se brisaient. Les couloirs s'enroulaient sur eux-mêmes comme les membres d'une bête mourante.

Mais elle s'en fichait.

Il était tout.

Et puis soudain... il gémit.

Un râle. Une agonie.
Ou une naissance.

Ses yeux s'ouvrirent, fendus d'or et de pourpre. Son souffle revint. Son cœur... autrefois battant d'humanité, vibrat désormais à un rythme plus ancien, plus profond, plus insondable.

Catherine recula, les lèvres tremblantes, le regard perdu dans les siens.

Il respirait.

Il vivait.

Mais il n'était plus tout à fait le même.

— « Catherine... », souffla-t-il.

— « Oui... »

Il la regarda.

Longtemps.

Comme si ses yeux voyaient à travers les siècles, à travers les regrets, à travers tout ce qu'ils avaient perdu.

Et puis il lui tendit la main.

— « C'est toi, maintenant... mon soleil et ma tombe. »

Elle prit sa main.

Et derrière eux, le château s'effondra une dernière fois, dans un bruit de fin du monde, alors que le ciel s'ouvrait au-dessus d'eux, et qu'un rayon de lumière, timide, les effleurait comme une bénédiction volée.

Le Baiser de l'Éternité était scellé.

Chapitre 29 – Ni Mortels, Ni Monstres

Le silence régnait.

Pas celui des morts, mais celui, plus rare et plus vaste, qui suit un miracle. Celui d'un monde suspendu, comme si l'air lui-même retenait son souffle.

Viktor Belmont ouvrit les yeux.

Ils n'étaient plus les siens. Ou du moins... plus seulement. Une lueur profonde, chaude et trouble, dansait sous ses paupières — un feu ancien, un reflet d'éternité. Et pourtant, ce regard restait le sien. Chargé d'humanité. D'une foi que rien, pas même la morsure de l'immortalité, n'avait pu consumer.

Il était allongé sur le sol, les vestiges d'un château effondré autour de lui, les pierres noircies, les colonnes brisées, la poussière encore suspendue dans les rais du soleil timide. Mais c'est Catherine qu'il vit d'abord. Penchée sur lui. Veillant. Vivante.

Et belle. Si belle.

Sa beauté n'avait plus rien de spectral. Elle

n'était pas de celles que l'on redoute dans l'ombre, mais de celles qu'on vénère au seuil de la lumière. Une beauté d'après la mort. D'après la douleur. Une beauté affranchie de tout mensonge.

Elle souriait, doucement.

— « Tu es là... », murmura-t-elle.

Il porta la main à son cœur.

Il battait.

Mais différemment.

Non plus comme un tambour de chair, mais comme un glas d'étoiles. Une cadence plus vaste, plus lente... plus infinie.

— « Qu'ai-je... qu'ai-je fait ? », souffla-t-il.

Catherine prit sa main, la pressa contre sa joue.

— « Tu as choisi la vie. Pas celle des hommes. Pas celle des monstres. Mais la tienne. La nôtre. »

Il la fixa longuement.

Une lueur de douleur, fugace, passa dans ses yeux.

— « Suis-je encore moi ? »

Elle ne répondit pas. Elle le tira doucement contre elle, son front touchant le sien, leurs souffles s'épousant.

— « Tu es plus toi que jamais. Car tu as traversé l'abîme. Et tu en es revenu... avec ton âme. »

Et ils s'étreignirent.

Les siècles les attendaient, tapis dans l'horizon. Mais pour cette nuit — ou ce matin — ils étaient simplement là, au bord du monde, au bord du souffle. Deux êtres unis par un amour né de la lumière... et nourri dans les ténèbres.

Les années passèrent.

Des années longues, silencieuses, invisibles au regard des hommes. Des hivers si

profonds que les sapins en pleuraient. Des étés où même le soleil semblait hésiter à percer les brumes. Dans les hauteurs oubliées de la Roumanie, là où les cartes se taisent, ils s'étaient retirés.

Une chapelle solitaire, oubliée de Dieu lui-même, figée entre rocher et ciel.

Et chaque matin, lorsque le soleil filtrait entre les vitraux effacés par le temps, il baignait deux silhouettes agenouillées devant l'autel. Un homme et une femme. Main dans la main. Ni mortels, ni monstres.

Viktor portait toujours son manteau noir, usé mais solide, et ses cheveux, plus longs, tombaient comme une promesse d'errance. Il priait. Pas par dogme. Mais par amour. Car prier, désormais, c'était se souvenir de ce qu'il avait été. De ce qu'il était devenu. Et de celle qui l'avait sauvé.

Catherine était là, agenouillée à ses côtés. Le regard baissé, les mains croisées, la gorge immobile — un geste presque ironique, elle qui n'avait plus besoin de respirer. Mais elle priait, elle aussi. Pas un dieu. Pas un ordre. Mais une idée : que le

monde pouvait encore contenir quelque chose de beau.

Leurs prières étaient muettes.

Mais leurs cœurs — et ce mot n'avait jamais eu autant de sens — parlaient l'un à l'autre à chaque instant.

Quand ils sortirent, ce matin-là, les collines étaient baignées d'un soleil pâle, argenté, comme lavé du sang de jadis. Des corbeaux croassaient au loin. Les herbes bruissaient sous leurs pas.

Viktor se tourna vers elle.

Il ne disait presque plus rien depuis des semaines. Le silence leur suffisait.

Mais ce matin-là, Catherine parla.

— « Le monde peut bien changer... tant que je suis avec toi. »

Il ne répondit pas. Il se contenta de prendre sa main. De la presser. De la garder là.

Et ce fut suffisant.

Ils marchèrent ensemble, loin des villes, loin des conflits, loin des noms et des lignées.

Ils marchèrent comme deux âmes
retrouvées. Deux âmes affranchies.

Et dans la lumière froide du matin, leurs
ombres se mêlèrent sur la terre pierreuse, ni
tout à fait noires, ni tout à fait humaines.

Ni mortels, ni monstres.

Chapitre 30 – Des roses

Les siècles passèrent comme un soupir.
Et dans ce soupir, leur amour survécut.

Il n'y eut plus de guerre. Du moins, pas pour eux. Le monde, comme toujours, continua à tourner, à brûler, à renaître. Des empires s'écroulèrent, d'autres naquirent. Des hommes oublièrent les noms anciens, les lignées, les malédictions. Le nom *Belmont* lui-même s'effaça peu à peu des mémoires humaines. Il devint légende. Puis murmure. Puis poussière.

Mais dans une vallée perdue entre les brumes des Carpates, là où nul voyageur ne s'aventure sans perdre le chemin du retour, une demeure persistait.

Ni château, ni tombeau.

Un sanctuaire.

Fait de pierre, de silence et d'amour.

Catherine s'éveilla avant le crépuscule.

Comme toujours, Viktor était déjà levé, assis près de la fenêtre où les derniers rayons du jour filtraient à travers le vitrail terni, baignant ses traits d'une lumière diffuse.

Il ne dormait presque plus.
Depuis qu'il était devenu ce qu'il était — pas un vampire, pas un homme — il errait entre deux souffles. Entre deux temps.

Elle s'approcha sans bruit.
Déposa sa main sur son épaule. Il ne sursauta pas. Il sourit.

— « Tu rêves encore ? » demanda-t-elle, à voix basse.

Il hocha lentement la tête.

— « Parfois. Je rêve de mon grand-père... de Julius. Je rêve d'Alucard, de ce château renversé... de toi. »

Elle sourit à son tour, triste et douce.

— « Et moi, je ne rêve plus. Je crois que c'est pour cela que je t'aime. »

Il posa sa main sur la sienne, la caressa
comme un homme effleure un souvenir.

— « Tu es mon rêve, Catherine. Même
quand mes yeux sont ouverts. »

Ils sortirent dans le jardin.

Les roses, autrefois fanées, avaient repris
vie. Un miracle ? Non. Un labeur. Une
dévotion.

Chaque soir, Viktor les arrosait. Chaque
nuit, Catherine les veillait.
Elles poussaient comme des promesses.
Comme une mémoire enracinée.

— « Tu te souviens ? » demanda-t-il,
agenouillé devant elle.

— « Comment pourrais-je oublier ? »
murmura-t-elle.

Il tendit la main. Cueillit la rose. Les épines
entaillèrent ses doigts — il ne saigna pas.

Il la tendit à Catherine.

— « Prends-la. Garde-la. Elle est le sceau de notre serment. Ce que nous étions. Ce que nous sommes. Ce que nous serons. »

Elle prit la rose. Et cette fois, ce fut elle qui pleura.

Non pas des larmes de sang, comme les siens autrefois.

Mais de véritables larmes. Pures. Humaines.

Comme si, en lui donnant l'éternité, elle avait aussi volé un fragment d'humanité...

qu'il lui rendait, pétale après pétale.

La nuit tomba, claire, constellée, silencieuse.

Dans la chapelle, ils s'agenouillèrent côte à côte, leurs silhouettes mêlées à la lumière des chandelles. Le silence entre eux n'était plus vide. Il était rempli de siècles, de douleurs partagées, de plaisirs tissés, de rédemption lente.

Viktor se tourna vers elle.

— « Dis-moi, Catherine... que ferons-nous demain ? »

Elle sourit.

— « Vivre. Et aimer. Comme toujours. »

Et elle ajouta, après un battement de cils :

— « Et peut-être planter une autre rose. »

Il rit. Ce rire rare, grave, qui faisait trembler les pierres elles-mêmes.

Ils s'embrassèrent. Longtemps.

Puis la nuit les enveloppa. Non pas comme une fin. Mais comme un manteau.

Épilogue

Des générations plus tard, un enfant errant, perdu dans les forêts de Transylvanie, raconta avoir vu une femme aux cheveux d'encre et aux yeux d'étoile. Elle l'aurait guidé hors de la brume, l'aurait protégé d'un loup blessé. Il prétendit aussi avoir vu un homme à la peau pâle, portant un fouet ancien, récitant des prières dans une langue oubliée.

Personne ne le crut.

Mais dans la vallée où s'élève encore un jardin endormi, une rose rouge sombre continue de pousser, seule, insolente, vivace.

Et sur une pierre lisse, à demi effacée par le temps, on peut lire :

"Viktor Belmont. Catherine Solange. Ni mortels, ni monstres. Mais amants."